

13

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Par **MM. SCRIBE** et **G. DELAVIGNE**,

MUSIQUE DE M. CLAPISSON,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'OPÉRA-COMIQUE,
le 4 Novembre 1852.

PERSONNAGES.

LE COMTE UDOLPHE, gouverneur de la province.....
L'AMIRAL DE NORBY.....
ARVED DE NORBY, son fils.....
SUZANNE, fille du comte Udolphe.....
CHRISTINE, dame de compagnie de Suzanne.....
EVA, nièce du concierge.....
Vassaux, Vassales, Marins.....

ACTEURS.

MM. LEMAIRE.
COULON.
DUFRESNE.
M^{mes} REVILLY.
FÉLIX MIOLAN.
MEYER.

La scène se passe en Danemarck, au chateau d'Udolphe, en 1718.

ACTE PREMIER.

Le vestibule d'un vieux château : deux portes à droite et à gauche ; à gauche, sur le premier plan, une grande armoire gothique ; au fond, une galerie qu'on aperçoit à travers des portes vitrées.

SCÈNE PREMIÈRE.

EVA, *entrant par la porte vitrée du fond et regardant la porte à gauche qui est ouverte.*

C'est bien étonnant!.. tout à l'heure encore j'avais fermé moi-même cette porte... et la voilà ouverte!.. je sais bien que sur cette côte, et dans le détroit du Sund, le vent est si terrible et si fort... mais pas as-èz pour tirer des verrous ou tourner les clés dans les serrures! (*Avec impatience.*) Ah! il y a, à chaque pas, dans ces ruines et dans ce vieux château d'Udolphe, des mystères, qu'à tout prix je connaîtrai... et quand il devrait m'arriver malheur...

PREMIER COUPLET.

J'aime à savoir ce qui se passe,
J'aime à savoir ce qu'on me tait,
Et pour moi nul plaisir n'efface
Celui de surprendre un secret!
Oui, toujours en cachette,
D'une oreille inquiète
Je guette!

Et même quand j'ai peur,
Même quand je redoute,
Hélas! qu'il ne m'en coûte,
J'écoute!
C'est là mon seul bonheur!
Oui, j'ai peur,
Mais j'écoute,
C'est là mon seul bonheur!

DEUXIÈME COUPLET.

Dans ce château, dont les décombres
Sont l'asile des revenants,
Et dans ces longs corridors sombres
Troublés par des gémissements,
Moi, toujours en cachette,
D'une oreille inquiète
Je guette!
Et même quand j'ai peur,
Même quand je redoute,
Hélas! qu'il ne m'en coûte,
J'écoute,
C'est là mon seul bonheur!
Ou, j'ai peur,

Mais j'écoute,
C'est là mon seul bonheur!

(A la fin de ce couplet, on frappe en dehors à la porte à droite.)

Qui frappe à cette heure-ci? qui ça peut-il être?... pendant que mon oncle Tobern, le concierge, est absent, et que je suis seule, il est plus prudent de ne pas ouvrir! (On frappe de nouveau.) Mais si je n'ouvre pas, je ne saurai pas!.. et c'est si agréable de savoir!.. ma foi, tant pis!.. (Elle prend sa résolution et court à la porte à droite qu'elle ouvre; paraît une jeune fille habillée fort simplement)

SCÈNE II.

EVA, CHRISTINE.

EVA.

Ah mon Dieu! une jeune fille!.. (A part, avec désappointement.) rien que ça!

CHRISTINE.

Je vous effraie, Mademoiselle?..

EVA.

Au contraire!.. je m'attendais à avoir peur! et votre vue me rassure. Mon oncle Tobern, le concierge, est sorti avec son fusil, pour se promener dans les ruines, mais à moi, Eva, sa nièce vous pouvez me dire hardiment ce qui vous amène, d'où vous venez... et qui vous êtes!

CHRISTINE.

Christine Gillenstiern, qui travaillais à Copenhague en dessins et en broderies.

EVA.

Et vous désirez...

CHRISTINE.

Parler à la fille du comte Udolphe, la comtesse Suzanne, une jeune veuve, m'a-t-on dit...

EVA, avec volubilité.

Veuve depuis trois mois d'un mari qu'elle adorait, le comte Edgard... un jeune et bel officier tué dans la guerre contre les Suédois, un mariage d'inclination... mais la comtesse n'est pas en ce moment au château.

CHRISTINE.

Elle m'a écrit de l'y attendre!

EVA, de même.

Preuve qu'elle va arriver!.. c'est singulier! elle n'y habite jamais, ni elle, ni son père, le comte Udolphe. Et à moins que vous ne veniez pour des motifs graves...

CHRISTINE.

Pour remplir près d'elle, la place de lectrice et de dame de compagnie, qu'elle a bien voulu m'accorder à moi pauvre orpheline, obligée de quitter Copenhague...

EVA, avec intérêt.

Ah! vous y êtes obligée... et pourquoi?..

CHRISTINE, baissant les yeux.

C'est mon secret, Mademoiselle!..

EVA.

Un secret... (A part, avec impatience) Ils ont tous des secrets! (Haut.) Mais je comprends, madame la comtesse vient dans cette solitude pour rêver à son mari! car, elle ne pense qu'à lui, c'est beau! elle le pleure toujours, c'est rare, mais c'est bien ennuyeux, et si vous passez ici toute la belle saison...

CHRISTINE, souriant.

Dame!.. si ça ne vous contrarie pas...

EVA, vivement.

Au contraire, Mademoiselle, je serai si heureuse d'avoir quelqu'un avec qui causer de tout ce qui se passe dans cet horrible château...

CHRISTINE.

Horrible!..

EVA.

Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler?

CHRISTINE.

Non vraiment!

EVA.

Quel bonheur! alors je vais vous dire... Aucun paysan des environs n'oserait, le soir, se hasarder dans ces ruines et si ce n'était mon oncle Tobern qui se fâche quand j'ai peur, je ne ferais que trembler; car depuis quelque temps surtout, on entend toutes les nuits des bruits d'armes et de longs gémisséments qui vous empêchent de dormir et vous donnent des sueurs froides... ah! vous me direz demain ce que vous en pensez!

CHRISTINE.

Vous voulez m'effrayer...

EVA.

Ce n'est rien encore!.. il y a dans ce château une immense salle d'armes... dans cette salle d'armes il y a, au fond, le portrait en pied d'une aieule, arrière, arrière-grand'tante de la famille Udolphe, laquelle grand'tante tient un papier à la main! à droite et à gauche de la muraille, les armures de plusieurs illustres ancêtres, dont j'ai oublié les noms...

CHRISTINE.

Eh bien?..

EVA.

Eh bien... quand un des maîtres de ce château doit prochainement mourir, les armures descendent d'elles-mêmes, de la muraille; l'aieule se détache de son cadre, et vient présenter au seigneur châtelain son descendant, le papier qu'elle tient à la main, par lequel elle le prévient que son heure est arrivée et qu'elle l'attend! et mon oncle prétend que la peur de recevoir cette invitation, empêche le présent comte Udolphe d'habiter le domaine de ses ancêtres!

CHRISTINE.

J'espère que vous ne croyez pas à une pareille fable...

EVA.

Une fable!.. apprenez, Mademoiselle, qu'il y a

trois jours, j'avais osé traverser cette affreuse salle d'armes...

CHRISTINE.

Eh bien?..

EVA.

Eh bien... au moment où je passais sous le portrait de l'aïeule... j'ai vu un des armures s'agiter...

CHRISTINE.

Vous avez cru voir...

EVA.

Un des chevaliers a levé son gantelet de fer me faisant signe de m'en aller... ce que je ne me suis pas fait dire deux fois... et maintenant pour rien au monde... je ne remettrais le pied dans cette salle d'armes... quand je devrais y trouver un mari!

CHRISTINE.

Vous avez beau dire, ce n'est pas possible!.. mais c'est égal... j'aime mieux habiter une autre partie du château!

EVA.

Dès que mon oncle sera de retour, il vous indiquera votre appartement et si, en attendant, vous voulez me confier votre manteau, je vais le serrer...

CHRISTINE.

Où donc?..

EVA, montrant la grande armoire gothique qui est à gauche du théâtre et passant de ce côté.

Là... dans cette armoire!.. (Eva ouvre l'armoire à gauche. Un jeune homme parait habillé en matelot. Eva pousse un cri de terreur. Christine de même, et toutes deux se cachent la tête dans leurs mains.)

SCÈNE III.

ARVED, EVA, CHRISTINE.

TRIO.

ARVED, à part.

Des femmes!!! ô vue agréable,
Allons, plus de dangers pour moi!
Et le hasard m'est favorable,
Car j'allais étouffer, je croi!

EVA ET CHRISTINE, se serrant l'une contre l'autre.

O vision épouvantable!
Mon Dieu prenez pitié de moi!
Pardon! pardon! spectre effroyable,
Ah! je me sens mourir d'effroi!

ARVED, à Eva.

Rassurez-vous, aimable châtelaine!

EVA ET CHRISTINE, se cachant toujours les yeux.

Pardonnez-nous, monsieur le revenant!

ARVED.

Bannissez une crainte vaine,
C'est moi qui tremble en vous voyant!

CHRISTINE, sans le regarder.

Sa voix est douce!

EVA, le regardant à travers ses doigts.

Et puis il n'a pas l'air méchant!

ARVED.

Qu'en ces lieux, ma brusque visite

Ne vous mette pas en courroux!

CHRISTINE, à part.

Cette voix!.. quel trouble m'agite!

(Le regardant.)

C'est lui!

ARVED, s'avançant.

C'est elle!

TOUS DEUX.

O ciel!

EVA, vivement, s'avançant près de Christine.

Le connaissiez-vous?

CHRISTINE.

Qui? moi? non pas!

ARVED.

L'orage et les vents en furie,

Les flots qui menaçaient ma vie

Sur ce rivage, m'ont jeté!

Mais vous si bonne et si jolie,

Au pauvre marin qui supplie,

Accordez l'hospitalité!

ENSEMBLE.

CHRISTINE.

Émue et tremblante,

Gachons mon bonheur!

Ah! sa voix touchante

Fait battre mon cœur!

ARVED.

Comblez mon attente,

Plaiguez le malheur!

Que ma voix tremblante

Touche votre cœur!

EVA.

Émue et tremblante,

Je plains son malheur.

Sa voix suppliante

A touché mon cœur!

EVA, bas à Christine.

Pouvons-nous l'accueillir, Madame?

CHRISTINE, baisant les yeux.

Mais il a l'air si malheureux,

Nous lui devons un secours généreux!

EVA.

Ses accents ont touché mon âme!

CHRISTINE.

Répouds-lui?

EVA.

Je n'ose vraiment!

Mais vous êtes plus brave!... et voyez!... il attend!

CHRISTINE, s'adressant à Arved.

Qu'en ces lieux, votre cœur oublie

L'orage et la mer en furie

Qui, sur ces bords, vous ont jeté!

Pour vous, notre âme est attendrie,

Au pauvre marin qui supplie,

Nous donnons l'hospitalité!

ENSEMBLE.

ARVED.

O beauté touchante
Qui plaint le malheur !
Ma voix suppliante
Émeut votre cœur !

CHRISTINE.

Emue et tremblante,
Cachons mon bonheur !
Ah ! sa voix touchante
Fait battre mon cœur !

EVA.

Emue et tremblante,
Je plains son malheur !
Sa voix suppliante
A touché mon cœur !

CHRISTINE, avec un peu d'embarras à Eva.

Si votre oncle Tobern est de retour... bien vite
Prévenez-le de la visite

Que le hasard, vient de nous amener !

EVA.

J'y vais !

(A part.)

Mais je comprends, on voudrait m'éloigner !
(Eva sort par la porte du fond.)

CHRISTINE, s'avançant vivement vers Arved.

Eh quoi ! c'est vous !... vous dans ces lieux !

ARVED, se rapprochant d'elle.

C'est moi ! toujours plus amoureux !

(La porte du fond se rouvre. Eva reparait.)

CHRISTINE ET ARVED, s'éloignant vivement l'un de l'autre.

Grands dieux !

EVA, à part, au milieu du théâtre et les regardant malignement l'un après l'autre.

Ils se connaissent tous les deux !

(Haut.)

J'ai cru qu'on m'avait rappelée !

ARVED.

Moi ! non vraiment !

CHRISTINE.

Ni moi !... ni moi !...

EVA, à part, regardant Christine.

Oui, sans qu'elle en soit désolée,
Je puis m'éloigner... je le voi !

ENSEMBLE.

ARVED.

Beauté qui m'est chère,
Vertu trop sévère,
Je tremble et j'espère
En te revoyant !
O chère Christine,
La bonté divine
A moi te destine,
Ecoute un amant !

EVA.

Oui, la chose est claire,
C'est quelque mystère
Qu'ici l'on espère
Cacher vainement !
J'ai l'oreille fine,
Je vois, j'examine,

Surtout, je devine,
C'est la mon talent !

CHRISTINE.

Amour téméraire
Qui me désespère
Et ne peut se taire !
Mon cœur est tremblant,
Son oreille est fine,
Son œil examine
Et surtout devine ;
Ah ! c'est effrayant !

(Eva sort par le fond.)

SCÈNE IV.

ARVED, CHRISTINE.

ARVED.

Enfin, nous voilà seuls...

CHRISTINE.

Vous, Monseigneur, sous ce déguisement !

ARVED.

Que je vais bénir... puisqu'il me permet de revoir celle que j'aime plus que la vie... et qui s'était dérobée à toutes mes recherches... car si vous avez quitté Copenhague c'était pour me fuir.

CHRISTINE.

C'est vrai !

ARVED.

Quelle ingratitude ! moi qui dans l'humble mansarde où vous viviez de votre aiguille et de vos pinces, ne vous demandais rien que de me recevoir... moi dont le respect était si grand... que jamais je n'ai osé venir en aide à votre pauvreté ! vous me détestez donc bien ?

CHRISTINE.

Peut-être !

ARVED, avec joie.

Que voulez-vous dire ?

CHRISTINE.

Qu'orpheline et sans biens... je ne pouvais être votre femme, et qu'issue d'une noble famille, j'avais le cœur trop haut placé pour écouter vos vœux... c'est pour cela, c'est pour m'éloigner à jamais de vous, que je suis venue me réfugier dans ce château, comme dame de compagnie de la comtesse Suzanne.

ARVED.

La comtesse Norby, ma belle-sœur !

CHRISTINE.

Que dites-vous ?

ARVED.

Ignorez-vous donc, ma chère Christine, qu'à la cour de Danemarck, deux familles puissantes renouvellent depuis près d'un siècle les querelles des Capulet et des Montaigu ? C'est la famille Udolphe et la famille de Norby, la mienne. Pour essayer de mettre un terme à cette guerre intime et aux duels sanglants qui en étaient la suite, la

cour n'avait trouvé qu'un moyen : du côté des Udolphe, il restait une brillante jeunesse en hommes... mais rien qu'une femme... notre roi ordonna qu'elle épouserait Edgard, fils aîné de l'amiral Norby, mon père, et le chef de notre famille.

CHRISTINE.

Les pères y consentirent ?

ARVED.

Non, vraiment ! mais les deux jeunes gens, qui s'adoraient en secret comme Roméo et Juliette... s'empressèrent d'obéir à leur souverain... et ils s'aimaient tant que leur bonne union eut quelque influence sur celle des deux familles : plus de querelles, plus de vengeances, plus de duels, tout alla bien pendant un an, tant que dura le mariage de mon frère et de la belle comtesse. Mais il y a quelques mois ce pauvre Edgard qui commandait un régiment danois, fut tué près de moi dans une malheureuse affaire où je fus moi-même dangereusement blessé.

CHRISTINE.

O ciel !

ARVED.

Dès ce moment la paix, ou plutôt la trêve entre les deux familles fut rompue. Je me trouvais il y a quinze jours à la cour, près d'un cousin du gouverneur, un fat qui se permit quelques plaisanteries sur l'affaire où mon pauvre frère et moi avions été battus. Je répondis par un soufflet. Mon plus jeune frère et un autre parent voulurent absolument être mes seconds, et le lendemain trois Norby tiraient l'épée contre trois Udolphe. Je tuai mon adversaire, mon frère fut blessé, et le roi furieux, fit rendre un arrêt qui nous condamnait tous à la peine capitale.

CHRISTINE.

O mon Dieu !..

ARVED.

Vous devinez le reste !.. je cherchais ainsi que mon jeune frère à passer en Suède, mais poursuivis aux environs de ce château, et séparés dans notre fuite, moi je m'étais à tout hasard réfugié dans cette pièce... puis entendant des pas...

CHRISTINE.

Vous vous êtes caché...

ARVED.

Dans cette armoire, où j'allais étouffer... lorsque vous m'avez sauvé la vie... pas pour longtemps peut-être...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire?..

ARVED.

Que tous nos biens sont confisqués, nos têtes mises à prix... que l'on est sur mes traces...

DUO.

RÉCITATIF.

CHRISTINE.

Quoi ! vous êtes, Monsieur, et proscrit et sans bien !

ARVED.

Oui proscrit... et sans bien !

CHRISTINE.

Ni titres, ni grandeurs... il ne vous reste rien !

ARVED.

Il ne me reste rien !

CHRISTINE, avec expansion.

Ah ! je vous aime, alors !.. je vous aime !

ARVED.

Dieu ! qu'entends-je ? ô bonheur suprême !

CHRISTINE.

J'ai su longtemps braver l'orage,
D'un sort cruel j'ai supporté les coups,
Mais vous souffrez, je n'ai plus de courage.
Je ne sais plus que souffrir avec vous.
Contre un penchant trop redoutable
Mon cœur en vain voudrait s'armer.
Puisqu'aujourd'hui le malheur vous accable,
Loin de vous fuir, ah ! je dois vous aimer !

Oui, c'est le bonheur même,

De pouvoir partager,

Avec celui qu'on aime,

L'exil et le danger.

ENSEMBLE.

ARVED.

Merci, mon bon ange,

Par qui le péril

Aujourd'hui se change

En si doux exil !

O délice extrême,

O bienheureux jour !

A mon malheur même

Je dois son amour !

CHRISTINE.

O destin étrange !

Bienheureux péril,

Qui pour nous se change

En si doux exil !

Oui, c'est lui que j'aime

Et c'est dans ce jour

A son malheur même

Qu'il doit mon amour !

ARVED.

Quoi ! loin de ma patrie...

CHRISTINE.

Je suivrai ton destin !

ARVED.

A toi donc et ma vie

Et mon cœur et ma main !

CHRISTINE, tremblante de joie.

Que dis-tu ?

ARVED.

L'honneur même

A toi doit m'engager !..

Tu l'as dit : quand on aime

On doit tout partager !

ENSEMBLE.

ARVED.

Merci, mon bon ange,

Par qui le péril

Aujourd'hui se change

En si doux exil !

Délice suprême,
O bienheureux jour !
A mon malheur même
Je dois son amour !

CHRISTINE.

O destin étrange !
Bicheureux péril,
Qui pour nous se change
En si doux exil !
Oui, c'est toi que j'aime,
Que j'aimais toujours,
A ton malheur même
Tu dois mes amours !

(A la fin de cet ensemble Arved embrasse Christine.
En ce moment la porte du fond s'ouvre et paraît
Eva qui accourt.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, EVA, tenant un bouquet à la main.

EVA.

Mademoiselle... Mademoiselle... (S'arrêtant, et voyant Arved qui embrasse Christine.) Décidément ils se connaissent, ou la connaissance s'est faite bien vite.

ARVED.

Qu'y a-t-il, mon enfant ?

EVA, à Christine.

Voici notre maîtresse, la jeune comtesse, qui arrive...

ARVED, avec joie.

Suzanne !..

EVA, vivement.

Vous la connaissez ?

ARVED.

Moi !.. pas du tout.

EVA.

Mais voici le surprenant !... l'extraordinaire !... M. le gouverneur, M. le comte Udolphe, son père, qui ne met jamais les pieds en ce château.

ARVED.

Eh bien ?..

EVA.

Vient de descendre de voiture, avec elle.

ARVED.

C'est fait de moi !.. je m'enfuis... (Courant à la porte à gauche.) par où je suis venu.

EVA.

C'est donc vous... qui tout à l'heure... quand je disais que la porte ne s'était pas ouverte toute seule... mais de ce côté sont tous les gens de M. le comte et les vassaux de ce domaine...

CHRISTINE.

Ah ! mon Dieu ! où vous cacher alors ? car j'entends marcher... on vient... on monte...

ARVED, montrant la porte à droite.

Ah ! cette pièce...

EVA.

N'y entrez pas ! c'est le cabinet de toilette de madame la comtesse.

ARVED.

Peu m'importe !

SCÈNE VI.

EVA, CHRISTINE, LE COMTE UDOLPHE, tenant sous le bras un large portefeuille de maroquin, qu'il dépose sur une table à droite, LA COMTESSE SUZANNE, sa fille, VASSAUX ET VASSALES, SUITE DU COMTE.

CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
C'est jour de bonheur !
(Au comte.)

Chantons Son Altesse,
Chantons sa grandeur !

PAYSANS, à Suzanne.

A vous sans partage
Nos vœux et nos cœurs !

EVA ET LES PAYSANNES, s'adressant à Suzanne.

A vous notre hommage,
Nos fruits et nos fleurs !

PAYSANS, au comte.

Ce riche domaine
Ne vous voit jamais !
PAYSANNES, à Suzanne.

C'est là notre peine,
Ce sont nos regrets !

PAYSANS.

Aussi quelle ivresse
De vous recevoir !

PAYSANNES.

Vous garder sans cesse,
Voilà notre espoir !

(Pendant le chœur précédent, Eva a fait passer Christine près de la comtesse qui l'accueille avec bonté et la présente au comte Udolphe, son père.)

Oui, la destinée
Comble nos desirs,

Heureuse journée,
Sois toute aux plaisirs !

LE COMTE.

Assez, assez ! j'ai besoin de repos,
(A son intendant.)

Pour reconnaître leur hommage,
Allez !.. qu'on donne à mes vassaux
Le vin et le festin d'usage !

CHŒUR.

Vive Monseigneur !
C'est un jour d'ivresse,
Un jour de bonheur !
Chantons Son Altesse,
Chantons sa grandeur !

(Christine, Eva et les vassaux sortent.)

SCÈNE VII.

SUZANNE, LE COMTE UDOLPHE.

SUZANNE.

Quand je venais seule dans ce vieux château, pour y ensevelir ma douleur, vous êtes bien bon, mon père, de m'y avoir accompagnée.

LE COMTE, *d'un air bourru.*

Bien malgré moi...

SUZANNE.

Et qui vous y forçait?

LE COMTE, *de même.*

Tu me le demandes...

SUZANNE.

Eh! oui... gouverneur de cette province, conseiller intime de Sa Majesté, avant-hier encore, honoré de ses confidences et de ses bonnes grâces... qui pourrait contraindre votre volonté... ou même la contrarier?..

LE COMTE.

Qui?... les Norby! toujours les Norby! cette famille que je déteste... que je voudrais et que je ne peux pas exterminer!.. ce qui m'entretient dans une ébullition continuelle de colère et de vengeance.

SUZANNE.

Qui vous donne la fièvre... je le crains...

LE COMTE.

Et moi, j'en suis sûr... mais ce qui la redouble, cette fièvre... c'est de voir que loin de leur porter une haine aussi bien conditionnée que la mienne, tu les défends toujours, toi, ma fille, toi, mon sang... si tu en es... car tu ne ressembles guère à ta pauvre mère... bonne et excellente femme... qui les détestait tant... qu'elle en est morte!

SUZANNE.

Voilà ce que vous voudriez de moi!

LE COMTE.

Je ne dis pas cela... mais enfin...

SUZANNE.

Mais enfin, mon père... vous oubliez que l'époux que j'aimais et que je regrette était un Norby...

LE COMTE, *avec humeur.*

Celui-là... celui-là... je lui pardonne... parce qu'il n'est plus...

SUZANNE, *blessée.*

Mon père!..

LE COMTE.

Mais les autres... mais son frère... ce jeune Arved Norby... qui vient de tuer un des miens...

SUZANNE.

Ses biens ne sont-ils pas confisqués... n'est-il pas proscrit... fugitif?..

LE COMTE.

Je m'en flatte... c'est moi qui suis chargé de le poursuivre... et si je parviens à l'arrêter... comme le roi m'en a donné l'ordre...

SUZANNE.

Condamné... exécuté...

LE COMTE.

Si ce n'était que cela...

SUZANNE.

Et que voulez-vous de plus?

LE COMTE.

Ce que je veux... ce n'est pas moi qui le veux... c'est le roi qui veut autre chose, et voilà ce qui me contrarie... voilà ce qui me donne un de ces accès de rage intemittente... dont je te parlais...

SUZANNE, *avec joie.*

O ciel! est-ce qu'il aurait sa grâce?..

LE COMTE, *vivement.*

Non pas! ordre de tirer dessus... à moins que... mais ce n'est pas le moment de parler de cela... il s'agit d'un autre Norby... toujours les Norby!.. et celui-là est plus redoutable... c'est l'amiral.

SUZANNE.

Le père d'Edgard... mon beau-père!

LE COMTE, *avec colère.*

Non! notre ennemi mortel... le chef de leur famille... ah! si j'étais comme lui un homme de guerre... il y a longtemps...

SUZANNE.

Que vous auriez tiré l'épée.

LE COMTE.

Mais je ne suis qu'un homme d'État... tout ce que je puis faire... c'est de lui nuire, de le contrecarrer... de le détester sur terre et sur mer... et, dans ce moment, j'entreprends contre lui une campagne.

SUZANNE.

Comment cela?

LE COMTE.

Notre terrible adversaire, le roi de Suède, Charles XII, vient d'être tué devant Frédérikstadt.

SUZANNE.

Encore un que vous haïssez, celui-là.

LE COMTE.

Pas tant que l'autre!.. il n'était que l'ennemi du Danemarck, et l'amiral Norby est le mien. En apprenant la mort de leur monarque, les États de Stokholm ont appelé au trône la princesse Ulrique, sa sœur.

SUZANNE.

Eh bien?..

LE COMTE.

Eh bien... la princesse Ulrique était en Allemagne, près du grand-duc de Hesse, son mari. Elle veut se rendre à Stokholm pour s'y faire couronner. C'est là son but. Le nôtre est de l'empêcher de rentrer dans son nouveau royaume. Or, le roi, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, a chargé l'amiral Norby...

SUZANNE.

Mon beau-père...

LE COMTE, *avec colère.*

Non! notre ennemi... de se tenir en croisière avec deux vaisseaux dans le Sund, pour arrêter

toute barque, chaloupe ou navire, qui tenterait le passage d'Elseleur à Helsinbourg... et juge quelle mortification pour moi si l'amiral avait l'honneur de cette prise... heureusement, des avis secrets m'ont appris, à moi, gouverneur de cette province, que la princesse Ulrique était ici près, dans les environs de Cronembourg, cachée, déguisée... attendant une occasion favorable pour tenter le passage et quelle gloire pour moi si je conduisais captive à Copenhague la reine de Suède... j'en mourrais de joie... et mieux encore, l'amiral en mourrait de dépit... voilà ce qui me soutient... m'anime... et me fait établir mon quartier général dans ces ruines, dans ce vieux château d'Udolphe.

SUZANNE.

Malgré le voisinage de notre redoutable aïeule.

LE COMTE.

Quoi! quelle aïeule?..

SUZANNE.

Cette comtesse Udolphe, notre arrière-grand-tante.

LE COMTE.

Eh bien?..

SUZANNE.

Dont le portrait se détache, dit-on, de son cadre lorsque quelque malheur menace la famille.

LE COMTE.

Allons donc!..

SUZANNE.

Ce n'est donc pas vrai?

LE COMTE.

Allons donc!

PREMIER COUPLET.

Au siècle de nos bons aïeux,
 Oui, l'on pouvait croire
 A ce vain grimoire,
 Oui, l'on pouvait croire
 A la vieille histoire
 De fantômes mystérieux!
 Mais dans ce siècle de lumière,
 Qu'un homme tel que moi
 Puisse ajouter foi
 A ces contes de grand'mère!..
 Chacun en rirait aux éclats,
 Moi le premier, je n'y crois pas,
 Non, non, non, je n'y crois pas,
 Je n'y crois pas!

DEUXIÈME COUPLET.

Que maintenant comme autrefois
 Ces rêves frivoles,
 Ces légendes folles,
 D'une faible femme
 Puisse troubler l'âme,
 Vraiment, sans peine je le croi!
 Mais dans ce siècle de lumière
 Qu'un homme tel que moi
 Puisse ajouter foi

A ces contes de grand'mère!
 Chacun en rirait aux éclats,
 Moi le premier, je n'y crois pas,
 Non, non, non, je n'y crois pas,
 Je n'y crois pas!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, EVA.

EVA, avec mystère.

Monsieur! Monsieur!..

LE COMTE, effrayé.

Hein! qui vient là?

EVA.

Ah! vous m'avez fait peur...

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il y a?..

EVA.

C'est à faire dresser les cheveux sur la tête... mon oncle Tobern...

LE COMTE, avec émotion.

Mon concierge!... Eh bien?

EVA.

Disparu!... depuis ce matin! Impossible de savoir où il est.

LE COMTE.

Je vais te le dire, moi!... au cabaret... parce que Tobern est un vieux soldat hessois... un Allemand qui boit comme un Suisse...

EVA.

Olof, le petit père, l'a vu ce matin à jeun, complètement à jeun.

LE COMTE.

Ça n'est pas possible!

EVA.

Si, Monsieur... au haut de l'escalier en ruines qui conduit aux souterrains du château... « Ne descendez pas, monsieur Tobern, qu'il lui a crié... ne descendez pas!... je viens de voir « apparaître une lueur rougeâtre et j'ai entendu « des bruits de chaînes. — J'ai mon mousquet, » a répondu mon oncle... Et il est descendu.

LE COMTE ET SUZANNE, vivement.

Eh bien?..

EVA.

Eh bien!... depuis plus de quatre heures son dîner l'attend, lui qui est l'exactitude même à l'endroit de ses repas!.. Voilà ce qui me fait trembler pour lui!... Il sera mort de frayeur... ça s'est vu!..

LE COMTE.

Tais-toi!..

EVA.

Cela a manqué m'arriver à moi-même l'autre soir dans la salle d'armes, quand j'ai vu le grand chevalier noir lever sur moi son gantelet...

LE COMTE.

Tais-toi!..

EVA.

Je l'ai vu... et si mon oncle est tombé entre ses mains... ça me fait frémir... (*Lui prenant la main.*) et vous aussi...

LE COMTE, avec colère.

Ça n'est pas vrai... cela ne se peut pas.

SUZANNE.

Mais s'il y avait quelque chose... cependant...

LE COMTE.

Et toi aussi... tu pourrais croire...

SUZANNE.

Non, mon père, mais si par prudence on visitait ces ruines?...

LE COMTE.

C'est précisément ce que je veux faire.

SUZANNE.

Vous!...

LE COMTE.

Je vais écrire à Elseneur par un exprès pour qu'on nous envoie un régiment..... un régiment sûr... il pourra être ici demain dans la journée... et on verra alors si nous craignons les fantômes... car j'espère bien... que tu n'en as pas plus de terreur... que moi...

SUZANNE.

Non, vraiment... pas jusqu'à présent... mais voilà des précautions qui commencent à m'en donner.

LE COMTE.

Toi, ma fille... allons, du courage... ne suis-je pas là... (*Montrant le fond.*) chez moi... où je vais écrire..... (*Il se dirige vers l'appartement à gauche, puis, sur le point d'y entrer, il se rappelle son portefeuille, qu'il a déposé en entrant sur une table à droite, et traverse le théâtre pour le prendre.*)

SUZANNE, se dirigeant vers la porte à droite.

Et moi aussi je rentre...

EVA, effrayée et l'arrêtant par sa robe.

O ciel! où allez-vous?..

SUZANNE.

Dans mon cabinet de toilette, pour quitter cette robe de voyage.

EVA, à part.

Et le matelot qui est là... (*Haut.*) A votre place, Madame... j'aimerais mieux ne pas changer de robe...

SUZANNE, la regardant.

Eh! mais... qu'as-tu donc?.. te voilà toute tremblante et la figure bouleversée... Est-ce que tu voudrais aussi m'effrayer?..

LE COMTE, à droite, et tenant le portefeuille qu'il vient de prendre.

Est-ce que tu voudrais nous effrayer?..

EVA, toute troublée.

Non, Monsieur, non, Madame!.. mais c'est qu'il y a cette jeune demoiselle de compagnie... que vous avez vue, et qui attend vos ordres.

SUZANNE.

Eh bien!... qu'elle vienne...

LE COMTE.

Eh! oui, sans doute, qu'elle vienne!.. (*Retraversant le théâtre et se dirigeant vers l'appartement à gauche.*) Ne dirait-on pas que nous avons le temps de nous occuper de ses terreurs... à elle... on a bien assez des... des affaires d'État et autres... Je reviens, ma fille... je reviens à l'instant. (*Il sort par l'appartement à gauche.*)

EVA, essayant de retenir Suzanne, qui veut entrer dans l'appartement à droite.

Au nom du ciel, Madame, n'entrez pas dans ce cabinet!...

SUZANNE.

Et pourquoi donc?

EVA.

Je vous en prie...

SUZANNE.

Allons donc!...

EVA.

Je vous en supplie...

SUZANNE, après un instant d'hésitation.

Ah! j'ai honte de ma frayeur... allons... (*Elle se précipite dans le cabinet de toilette.*)

EVA, se cachant la tête dans les mains.

Ah! le pauvre jeune homme... le malheureux jeune homme... il est perdu! (*Suzanne sort avec Arved du cabinet à droite.*)

SUZANNE, à demi-voix.

Arved!

ARVED, de même.

Ma chère Suzanne!..

SUZANNE, de même.

Le frère de mon époux bien-aimé! (*Elle se jette dans les bras d'Arved qui l'embrasse. En ce moment Eva se retourne, les aperçoit, et pousse un cri.*)

EVA.

Elle aussi, madame la comtesse qui embrasse le matelot! il les embrasse donc toutes! (*On sonne.*) Monsieur qui sonne!

SUZANNE.

Ciel! mon père!

LE COMTE, sortant de l'appartement à droite, une lettre à la main. A Eva.

Ah! te voilà!.. Tiens, prends cette dépêche et va vite la faire partir pour Elseneur.

EVA.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE, apercevant Arved, qui est en matelot.

A moins que ce matelot... (*Lui faisant signe.*) Approche! (*Le regardant.*) Ciel! qu'ai-je vu!..

EVA, vivement.

Quoi? Qu'avez-vous vu?

LE COMTE.

Rien, rien! Comme je te l'ai dit, porte cette lettre...

EVA.

Mais ..

LE COMTE.

Mais... dépêche-toi... (*Il fait sortir Eva et ap-*

pelle.) Accourez tous, vous autres! (*Redescendant le théâtre.*) Celui que je poursuis, le comte Arved... sous ce déguisement!..

FINALE.
ENSEMBLE.

LE COMTE ET LES PAYSANS.

Qu'à l'instant même on saisisse
Ce coupable, ce proscrit!
Car la loi veut son supplice
Et Dieu même l'a maudit!

ARVED.

Que votre ordre s'accomplisse,
Oui, c'est moi que l'on poursuit.

(*Regardant le comte.*)

Ah! déjà de mon supplice
Sa vengeance s'applaudit!
CHRISTINE, SUZANNE ET LES FEMMES.
Que l'honneur, que la justice
Le protègent aujourd'hui!

(*Au comte.*)

A nos vœux soyez propice,
Et prenez pitié de lui!

ARVED.

La loi sur le duel, la loi qui me condamne
Veut mon trépas!

LE COMTE, *frappant sur sa poche.*

L'arrêt est en notre pouvoir!

ARVED, *souriant, avec ironie.*

Et cet arrêt cruel, dont vous êtes l'organe...

SUZANNE.

Vous l'exécuterez?..

LE COMTE.

Certes!.. c'est mon devoir!

CHRISTINE ET SUZANNE,

Ah! grand Dieu!

ARVED.

Frappez donc?

LE COMTE, *à Arved, avec ironie.*

De stimuler mon zèle

Vous n'aurez pas besoin! mais en sujet fidèle,
Je dois auparavant, hélas, et malgré moi,
Vous faire part d'un ordre écrit par notre roi!
(*Tout le monde écoute et le comte tire de sa poche une lettre qu'il lit à voix haute.*)

« Trop de sang a déjà coulé, et c'est avec regret que j'en verrais répandre encore. Arved de Norby (*S'interrompant, et le montrant aux paysans.*) que voici en notre pouvoir... (*Continuant.*) « son jeune frère et son cousin... (*S'interrompant.*) qui sont en fuite, mais qui ne peuvent nous échapper... (*Continuant sa lecture.*) « ont encouru tous trois la peine capitale... mais « j'ai le droit de grâce... (*S'interrompant, et parlant aux paysans.*) c'est le roi qui parle... » et « j'en use à une condition : c'est que, pour ramener entre deux familles ennemies le bon accord qui avait déjà régné pendant une précédente union, Arved, second fils de l'amiral Norby, épousera immédiatement la seule et dernière héritière de la famille Udolphe, sa belle-sœur... »

TOUS.

O ciel!

ENSEMBLE.

(*À trois voix.*)

SUZANNE.

O terrible alliance
Qui trompe leur vengeance,
Et pourtant je balance
Et je frémis d'horreur!
O contrainte cruelle,
Edgard, toi que j'appelle,
Comment être infidèle
Aux serments de mon cœur!

ARVED.

Une telle clémence,
Une telle alliance
Me semblent une offense
Dont s'indigne mon cœur!
Où, la mort que j'appelle
Me paraît moins cruelle!..
Je resterai fidèle
À l'amour, à l'honneur!

CHRISTINE.

Acceptez leur clémence,
Et par cette alliance
Sauvez une existence
Si chère à mon bonheur!..
Ah! soyez infidèle,
Vivez! vivez pour elle!
Arved, oubliez celle
Qui vous garde son cœur!

(*Le comte et le chœur reprennent ensuite avec eux avec force.*)

LE COMTE.

O fatale clémence,
O funeste alliance
Qui trahit ma vengeance
Et qui fait son bonheur!
Il faut, sujet fidèle,
Qu'ici je renouvelle
Cette union cruelle
Dont s'indignait mon cœur!

LE CHOEUR.

O royale clémence,
O brillante alliance
Qui fait à la vengeance
Succéder le bonheur!
Pour nous, fête nouvelle,
Le plaisir nous appelle.

(*Montrant Arved.*)

Il donne à la plus belle
Et sa main et son cœur!

LE COMTE, *à Arved.*

Prononcez?

ARVED, *montrant Suzanne.*

Votre fille, en sa vive tendresse,
Pour celui qui fut son mari,
Ne saurait accepter un hymen qui la blesse!
(*Regardant Suzanne.*)

Elle doit refuser!.. et je refuse aussi!

TOUS, avec étonnement.

Grand Dieu!

LE COMTE, avec joie.

Vous refusez!.. alors donc la sentence

Aura son plein effet!

CHRISTINE, s'élançant près de Suzanne.

Ah! ne le souffrez pas,

Madame!.. il vous chérit!.. sauvez-le du trépas!

Et vous, cédez, Arved, je suis heureuse, hélas!

Pourvu que vous viviez!.. c'est ma seule espérance!

ARVED, s'adressant au comte.

Je suis prêt à vous suivre!

LE COMTE, avec joie.

Ah! je n'y comptais pas!

ENSEMBLE.

LE COMTE.

O nouvelle espérance

Qui flatte ma vengeance.

(Non, non, plus d'alliance,

Ah! pour moi, quel bonheur!

Au roi prouvant mon zèle,)

J'aurai, sujet fidèle,

D'une chaîne cruelle

Évité la rigueur!

SUZANNE.

Ah! de cette alliance

Dépend son existence!

J'hésite, je balance

Et je frémis d'horreur!

O contrainte cruelle!

Edgard, toi que j'appelle,

Faut-il être infidèle

Aux serments de mon cœur!

ARVED.

Une telle clémence,

Une telle alliance

Me semblent une offense

Dont s'indigne mon cœur!

Qui, la mort que j'appelle

Me paraît moins cruelle.

Je resterai fidèle

A l'amour, à l'honneur!

CHRISTINE.

Acceptez leur clémence,

Et par cette alliance

Sauvez une existence

D'où dépend mon bonheur.

Ah! soyez infidèle,

Vivez! vivez pour elle,

Arved, oubliez celle

Qui vous garde son cœur!

CHOEUR.

Quand de cette alliance

Dépend son existence,

Il ose ici refuser son bonheur!

D'une épouse aussi belle,

Lorsque l'amour l'appelle,

Lui... d'une mort cruelle

Préfère la rigueur!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, EVA, accourant tout effrayée.

EVA.

O mon maître... ô Messieurs... sauvez-moi... sauvez-moi!...

TOUS.

Qu'a-t-elle donc?

EVA.

Ah! je tremble d'effroi!

Au milieu des débris de la cour solitaire

Un inconnu paraît, à l'air sombre et sévère,

Et comme un envoyé, je crois de Lucifer,

Il me tend ce billet qui vient droit de l'enfer!

TOUS.

Quel billet? quel billet?

EVA, qui ne tenait rien à la main, fouille dans son tablier.

Attendez?

(Retirant une lettre qu'elle présente en tremblant.)

Le voici!

(Tous s'éloignent.)

ARVED, s'avancant et regardant.

A mon adresse!

(La prenant.)

Eh oui... le comte de Norby!

(Il décachète la lettre, la lit; il tressaille et témoigne la plus grande terreur.)

Juste ciel!

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?...

ARVED, essuie la sueur qui coule de son front et remet la lettre à Suzanne.)

Tenez!

(Au comte.)

Rassurez-vous!

Monseigneur... Dieu le veut... je serai son époux!

CHRISTINE, poussant un cri de douleur.

Ah!...

SUZANNE, pâle et tremblante, rendant le billet à Arved.

J'obéis à l'ordre du destin,

Mon frère... voici ma main!

ENSEMBLE.

EVA ET LE CHOEUR.

O pouvoir magique

Et que rien n'explique!

Château diabolique,

Séjour infernal!

Oui, c'est, j'en frissonne,

Satan en personne,

Qui lui-même ordonne

Cet hymen fatal!

LE COMTE.

Changement magique

Et que rien n'explique!

Oui, c'est fantastique,

Oui, c'est idéal!

Ici, tout m'étonne,

L'esprit m'abandonne,

Chacun déraisonne
En ce lieu fatal !

ARVED.

Changement magique,
Effort héroïque
Que l'honneur indique
A mon cœur loyal !

(*Regardant Christine.*)

Si douce et si bonne,
Oui, je t'abandonne,
Oui, Dieu même ordonne
Cet hymen fatal !

SUZANNE.

Changement magique,
Effort héroïque
Que l'honneur indique
A son cœur loyal !
Je tremble et frissonne,
L'espoir m'abandonne,
Mais Dieu même ordonne
Cet hymen fatal !

CHRISTINE.

D'un cœur héroïque,
D'une âme stoïque
Souffrons, sans supplique,
Un sort sans égal !
O sainte patronne,
Oui, tout m'abandonne,
Et Dieu même ordonne
Cet hymen fatal !

LE COMTE, à Arved.

Vous refusiez ce mariage....

ARVED.

A présent... j'y dois consentir !

LE COMTE, à part.

Et je vais, ô comble de rage,

(*Regardant Arved et Suzanne.*)

Être obligé de les bénir !

ENSEMBLE.

EVA ET LE CHOEUR.

O pouvoir magique
Et que rien n'explique,
Château diabolique,
Séjour infernal !
Oui, c'est, j'en frissonne,

Satan en personne
Qui lui-même ordonne,
Cet hymen fatal !

LE COMTE.

Changement magique
Et que rien n'explique,
Oui, c'est fantastique,
Oui, c'est idéal !
Ici, tout m'étonne,
L'esprit m'abandonne,
Chacun déraisonne
En ce lieu fatal !

ARVED.

Changement magique,
Effort héroïque
Que l'honneur indique
A mon cœur loyal.
Si douce et si bonne,
Oui, je t'abandonne,
Oui, Dieu même ordonne
Cet hymen fatal !

SUZANNE.

Changement magique,
Effort héroïque
Que l'honneur indique
A son cœur loyal.
Je tremble et frissonne,
L'espoir m'abandonne,
Mais Dieu même ordonne
Cet hymen fatal !

CHRISTINE.

D'un cœur héroïque,
D'une âme stoïque
Souffrons, sans supplique,
Un sort sans égal !
Ma sainte patronne,
Oui, tout m'abandonne,
Et Dieu même ordonne
Cet hymen fatal !

(*Le comte Udolphe entraîne sa fille. Christine est tombée comme évanouie sur un siège à droite. Arved qui allait s'éloigner revient près d'elle. Les paysans forment différents groupes. Eva regarde tout avec curiosité. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un cloître tombant en ruines ; au fond, à droite, une chapelle dont on ne voit que les vitraux ; au fond, à gauche, la vue du détroit du Sund ; à droite, sur le premier plan, un perron élevé de plusieurs marches, conduisant à des appartements du château. Au milieu du théâtre, une colonne brisée, derrière laquelle on aperçoit les premières marches d'un escalier conduisant dans des souterrains.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATELOTS, *entrant en désordre, et appelant leurs camarades.*

CHŒUR.

Accourez par ici!.. de notre long voyage,
Camarades, voici la fin!
Par nos chansons, saluons le rivage,
En avant le chant du marin!

Dès que souffle le vent,
Partir à toutes voiles
Sur la foi des étoiles
Qui nous trompent souvent!
Sur nous, quand vient l'orage,
Chanter sans nul souci,
Quand le combat s'engage,
Narguer notre ennemi!

Oui, oui, telle est l'histoire
De tout brave marin.
Chanter, combattre et boire,
C'est là tout son destin!

Bientôt chacun s'écrie :
Voici dans le lointain
Les champs de la patrie,
Pour nous, transport divin!
Terre, terre... voici la terre!
Du vin, du vin, du vin!
Avec ardeur vider son verre plein,
Puis le remplir, c'est notre seule affaire!
Terre, terre, voici la terre!..
Du vin, du vin, du vin!

Telle est l'existence
Du brave marin!
Toujours l'espérance,
Jamais de chagrin!
Du vin, du vin, du vin!

(Apercevant l'amiral.)

Silence, amis, faisons silence,
Voici l'amiral qui s'avance!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, L'AMIRAL NORBY.
RÉCITATIF.

NORBY, *paraît plongé dans la tristesse.*
De trois généreux fils, appui de ma vieillesse,
L'un a perdu la vie au milieu des combats!
Les autres, que proscriit une loi vengeresse,
Pourront-ils, par la fuite, échapper au trépas ?
Dieu m'a puni, d'avoir, en ma faiblesse,
Uni mon sang au sang d'un ennemi.
Le plus cher de mes fils, n'est plus!.. Dieu m'a puni!

Air.

Toi qui trop tôt cesses de vivre,
Fleur naissante, morte au printemps,
Au tombeau, tu devais me suivre,
Mon fils!.. et c'est toi qui m'attends!
Mon enfant, c'est ta main si chère
Qui devait fermer ma paupière,

Oui tu devais me suivre, et c'est toi qui m'attends!

CAVATINE, *avec accompagnement de cor ou de trompette.*

Un seul espoir me reste,
Et dans mon sort funeste,
Au milieu des combats,
Honneur!.. guide mes pas?
Sur la vague en furie,
Je veux, risquant ma vie,
Mourir pour mon pays
Et pour venger mon fils!

D'une souffrance aussi cruelle
La gloire seule peut guérir,
Et la mort est toujours fidèle
A qui veut bien la conquérir!

C'est l'espoir qui me reste,
Et dans mon sort funeste,
Au milieu des combats,
Honneur!.. guide mes pas!
Sur la vague en furie
Je veux, risquant ma vie,
Mourir pour mon pays
Et pour venger mon fils!

O mon fils!

O mon pays!

Braver pour vous les boulets ennemis,
Ce noble espoir... m'est encore permis..

O mon fils!

O mon pays!

CHŒUR DES MATELOTS.

Oui, pour venger son fils,
Pour servir le pays,
A ses ordres soumis,
Nous braverons les boulets ennemis!

(Aux matelots.) Retirez-vous, mes amis? le roi m'ordonne de m'entendre avec le gouverneur de cette province, le comte Udolphe, qui habite ce château; attendez-moi près des chaloupes qui nous ont amenés. *(Les matelots sortent.)*

SCÈNE III.

NORBY, *puis CHRISTINE.*

NORBY.

C'est donc ici le domaine du mortel ennemi...

de notre famille!.. il ne fallait pas moins que l'ordre exprès du roi... pour me décider à en franchir le seuil!.. (*Regardant autour de lui.*) C'est chez lui... comme chez moi... partout des ruines! la haine ne produit rien de bon... si ce n'est le bonheur de haïr... bonheur que je n'ai jamais mieux senti... que dans ces lieux... c'est dans l'air sans doute! (*Se dirigeant vers le perron à droite.*) Allons... entrons! (*Voyant Christine qui entre.*) Une jeune fille qui pleure... est-ce que vous êtes de la famille Udolphe?

CHRISTINE.

Non, Monsieur...

NORBY.

Tant mieux! cela me fait peine alors que vous pleuriez.... (*Brusquement.*) Pourquoi pleurez-vous?..

CHRISTINE, étonnée.

Mais, Monsieur...

NORBY, de même.

Pourquoi pleurez-vous? je vous le répète!

CHRISTINE, de même.

Une pareille demande...

NORBY.

Signifie tout uniment que si je peux vous apporter secours ou consolation... me voilà. Un marin n'y fait pas tant de façons... quand il s'agit de rendre service...

CHRISTINE.

Ah! merci... monsieur le marin...

NORBY.

A la bonne heure... c'est mieux! si donc vous avez des chagrins... dépêchez-vous... car je suis pressé... et dites-les-moi... à moins qu'il ne s'agisse de chagrins d'amour... auquel cas... je vous déclare que je n'y entends rien!

CHRISTINE.

C'est que justement, Monsieur... c'est ça...

NORBY.

Ah! c'est jouer de malheur... (*D'un ton plus doux.*) Pauvre jeune fille, qui êtes vous?

CHRISTINE.

Orpheline! mon père était un marin comme vous.... et il a été emporté par un boulet de canon...

NORBY.

Diab!e, voilà des titres... et son nom...

CHRISTINE.

Le capitaine Gillenstiern...

NORBY.

Qui a servi... sous moi... qui a été tué... à mes côtés... quelque chose me disait que nous n'étions pas étrangers l'un à l'autre... vous voyez bien que vous aviez tort de pleurer... que vous aviez des amis... une famille...

CHRISTINE.

Moi, pauvre orpheline...

NORBY, brusquement.

Vous ne l'êtes plus!

CHRISTINE.

Que dites-vous?

NORBY, de même.

Vous ne l'êtes plus... je vous doterai... je vous marierai à celui que vous aimez.

CHRISTINE.

Ce n'est pas possible...

NORBY.

Je vous dis que ce sera!.. vous me tiendrez lieu de fille... je n'en ai jamais eu... je n'ai que des fils... si toutefois... il m'en reste encore! deux vaillants jeunes gens... solides à l'abordage et braves... comme ma hache d'armes... mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit... c'est de vous! et de votre amoureux qui n'a pas de fortune...

CHRISTINE.

Si, Monsieur... mais il en épouse une autre.

NORBY.

Il ne vous aime donc pas?

CHRISTINE.

Oh! si, Monsieur!

NORBY.

C'est donc vous?

CHRISTINE, vivement.

Oh! non, Monsieur!

NORBY.

C'est qu'alors vous êtes brouillés?

CHRISTINE.

Au contraire! Il ne voulait pas m'abandonner... c'est moi qui l'en ai supplié... et quand il y a consenti... j'en ai été désolée... voilà la vérité.

NORBY.

Je vous ai prévenu, mon enfant, que d'ordinaire je n'y comprenais rien, et aujourd'hui moins que jamais... cela augmente sans doute avec l'âge... nous y reviendrons plus tard, un mot seulement : vous êtes ici... chez M. le comte Udolphe?

CHRISTINE.

Dame de compagnie de sa fille... depuis ce matin. (*Vivement.*) Mais je ne veux pas rester dans cette maison.

NORBY, vivement.

Bien! (*A part.*) Cette fille a quelque chose en elle... qui m'attire et qui me charme... (*Haut.*) Je vous emmènerai avec moi... mais puisque vous êtes encore de la maison... né pouvez-vous me faire parler à M. le comte?

CHRISTINE.

C'est difficile, car aujourd'hui il marie sa fille...

NORBY.

Sa fille... la veuve du jeune comte Edgard de Norby, qu'elle adorait.

CHRISTINE.

Oui, Monsieur...

NORBY.

Et elle se remarie... aujourd'hui?

CHRISTINE.

Dans une heure...

NORBY.

Croyez donc à l'amour des femmes, et à la douleur des veuves... mais c'est juste... c'est une Udolphe... et qui épouse-t-elle?..

CHRISTINE.

Un bien brave... et bien noble jeune homme.

NORBY.

Allons donc !..

CHRISTINE.

Arved Norby... le second fils... de l'amiral...

NORBY.

Arved !.. mon fils...

CHRISTINE.

Quoi, Monsieur, vous seriez...

NORBY, sans l'écouter.

Mon fils... épouser la veuve de son frère...

CHRISTINE.

Permettez !..

NORBY, de même.

Entrer dans cette famille détestée...

CHRISTINE.

Le roi le veut.

NORBY.

Et que m'importe, morbleu... (A Christine.)
Laissez-moi !.. laissez-moi... vous dis-je ! ce mariage ne se fera pas... car me voici... j'arrive... (Se retournant vers Christine, avec colère.) Est-ce que vous ne m'avez pas entendu ?

CHRISTINE, avec joie.

Si, mon bon monsieur !

NORBY.

Eh bien, je vous le conseille, partez... allez-vous-en ?

CHRISTINE.

Quel bonheur qu'il y ait des marins dans le monde !

NORBY.

Car une fois que je suis en colère...

CHRISTINE.

Ah ! quel brave homme !

NORBY.

Il faut que cela tombe sur quelqu'un... (Poussant un cri de joie.) Monsieur le comte Udolphe... le ciel me l'envoie... c'est ma première chance d'aujourd'hui. (Christine sort.)

SCÈNE IV.

NORBY, LE COMTE.

LE COMTE, levant les yeux.

Monsieur l'amiral Norby, chez moi !..

NORBY.

Cela vous étonne, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Je vous attendais. Une lettre du roi m'a prévenu de votre arrivée et m'ordonne de vous faire un accueil gracieux... j'ai toujours obéi aux ordres du roi.

NORBY, brusquement.

Quant à moi, Monsieur, le roi ne m'a rien ordonné à cet égard, et je suis maître d'agir à ma guise.

LE COMTE.

Comme vous voudrez... nous devons nous entendre... si c'est possible, sur les moyens d'arrêter la princesse Ulrique et sa suite et de les empêcher, vous par mer et moi par terre... d'aborder la côte de Suède.

NORBY.

Expédition la plus facile du monde... et dont la réussite est certaine... si vous ne vous en mêlez pas !

LE COMTE, avec colère.

Qu'est-ce à dire ?..

NORBY.

Si vous me laissez faire... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous... vous mariez, dit-on, votre fille ?..

LE COMTE.

Le roi l'ordonne.

NORBY.

A mon fils Arved ?

LE COMTE.

Hélas ! oui !.. il y a dans les familles des malheurs auxquels il faut bien se résigner, et votre fils lui-même l'a compris... puisqu'il consent...

NORBY.

Lui !.. mais me voici, Monsieur... et comme père, je m'oppose à ce mariage.

LE COMTE, avec joie.

Est-il possible !

NORBY.

Dût Sa Majesté me priver de mon titre, de mon grade et de mes emplois... je ne consentirai jamais à une seconde union entre nos deux familles... c'était assez d'une première.

LE COMTE.

C'était trop ! Ainsi, monsieur l'amiral, c'est de vous que vient l'opposition ?

NORBY.

Formelle.

LE COMTE.

Je peux l'écrire au roi ?

NORBY.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Et vous signerez la lettre ?..

NORBY.

A l'instant !

LE COMTE.

Et rien ne vous fera changer ?..

NORBY.

Vous devez savoir, Monsieur, que je ne change jamais.

LE COMTE.

C'est que votre fils Arved refusait aussi d'aborder !

NORBY.

Il avait raison !

LE COMTE.

Et puis il a soudain fléchi...

NORBY.

Je le déshérite.

LE COMTE.

Et s'est empressé de consentir...

NORBY.

Je lui donne ma malédiction !

LE COMTE.

En recevant la nouvelle officielle que son jeune frère... venait d'être arrêté.

NORBY.

Ociel !

LE COMTE.

Et comme il y a peine de mort contre lui...

NORBY.

Et contre mon fils Arved... mes deux fils... mes deux enfants... tout perdre à la fois... (*Vivement.*) Le roi n'y consentira pas !

LE COMTE.

Le roi consentait à commuer la peine... en ce mariage, mais, grâce au ciel, vous ne voulez pas entendre parler d'union entre nous.

NORBY.

Non certes, plutôt mourir.

LE COMTE.

Je n'ai pas le droit de vous en empêcher.

NORBY, *de même.*

Plutôt mourir moi-même !

LE COMTE.

Mes vœux n'allaient pas si loin... et ne rêvaient pas l'extinction de toute la famille.

NORBY, *se contenant à peine.*

Monsieur!...

LE COMTE.

Il me suffit pour ma satisfaction personnelle de voir rompre d'une manière aussi avantageuse un mariage qui me désespérait.

NORBY, *vivement.*

Il vous désespérait ?

LE COMTE.

Encore plus que vous.

NORBY, *avec joie.*

Il vous désespérait!..... c'est différent..... j'y consens alors !

LE COMTE.

Vous, Monsieur !

NORBY.

Je l'accepte, et de grand cœur !

LE COMTE.

Vous qui ne changez jamais...

NORBY.

Vous dites vrai... je ne change pas dans ma haine... elle est toujours la même.

COUPLETS EN DUO

ou

DUO EN COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

LE COMTE.

S'il en est ainsi, ma fille
Obtient votre agrément !

NORBY.

Nous vivrons en famille
Tout en nous détestant !

LE COMTE.

Cette union prospère...

NORBY.

Ne change rien pour nous !

LE COMTE.

Cet hymen au contraire...

NORBY.

Doublera mon courroux !

LE COMTE.

Comme autrefois encor...

NORBY.

Et d'un commun accord,

LE COMTE.

Chacun se haïra.

NORBY.

Et se détestera.

LE COMTE.

L'un à l'autre on fera.

NORBY.

Tout le mal qu'on pourra !

LE COMTE.

Touchez là !

NORBY.

Touchez là !

LE COMTE.

Touchez là !

NORBY.

Touchez là !

ENSEMBLE.

Vive la haine
Qui nous enchaîne !
Chacun la sienne !
C'est un plaisir
De se comprendre
D'un cœur si tendre,
Et de s'entendre
Pour se haïr !

DEUXIÈME COUPLET.

LE COMTE, *d'un air gracieux.*

Si près de notre prince
Je puis vous desservir.

NORBY, *de même.*

Si de cette province
Je pouvais vous bannir...

LE COMTE.

Comptez sur tout mon zèle.

NORBY.

Sur moi, sur mon crédit.

LE COMTE.

Et si l'on vous rappelle,

NORBY.

Et si l'on vous bannit,

LE COMTE.

D'avance vous saurez

NORBY.

Et vous devinerez

Digitized by Google

LE COMTE.

D'où cela vous viendra !

NORBY.

Car on se haïra.

LE COMTE.

L'un à l'autre on fera

NORBY.

Tout le mal qu'on pourra !

LE COMTE,

Touchez là,

Touchez là !

NORBY.

Touchez là,

Touchez là !

ENSEMBLE.

Vive la haine

Qui nous enchaîne,

Chacun la sienne !

C'est un plaisir

De se comprendre

D'un cœur si tendre,

Et de s'entendre

Pour se haïr !

Oui, je te hais, je te hais, je te hais,

Et pour jamais !

Et ce sentiment-là

Jamais ne changera !

(*Se donnant la main.*)

Touchez là, touchez là, touchez là !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTINE, *au fond du théâtre.*

CHRISTINE, *stupéfaite.*

O ciel ! ils se donnent la main !

LE COMTE.

Dans un instant à la chapelle.

NORBY.

Je vous y rejoins.

CHRISTINE.

Croyez donc aux marins et à leur colère !...
(*Haut et timidement.*) Et ce mariage que vous refusiez ?..

NORBY.

Mon refus l'eût rendu trop heureux, mon refus me coûtait mes deux enfants, que le même arrêt de mort allait frapper... Je ne pouvais pas lui laisser ce bonheur-là.

CHRISTINE, *poussant un cri.*

C'est juste ! M. Arved !... vos deux fils..... ah ! vous avez bien fait de consentir... il vous attend à la chapelle... allez, Monsieur... allez !

NORBY.

Ah ! c'est bien malgré moi... car au lieu de contracter encore alliance avec cette famille que je déteste ! j'aurais mieux aimé, je crois... j'aurais mieux aimé cent fois voir mon fils vous épouser.

CHRISTINE, *hors d'elle-même.*

Moi !!!

NORBY.

Vous ! orpheline et sans fortune ! mais fille d'un brave et ancien ami... (*Regardant Christine.*) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?.. est-ce que vous vous trouvez mal ?

CHRISTINE.

Pardon, Monsieur... si vous saviez tout ce que je souffre...

NORBY.

A cause de cette passion malheureuse dont vous me parliez... ne craignez rien... vous n'aurez pas perdu pour attendre... dès que le mariage sera célébré, et ce ne sera pas long, je reviens... vous prendre et vous emmène avec moi... parce que, je vous l'ai dit... je veux que rien ne vous manque... je veux que vous soyez contente... que vous soyez heureuse... moi c'est différent. (*Avec humeur.*) Je vais à la chapelle... (*La montrant à droite.*) car, vous voyez à travers ces vitraux qu'on vient de l'éclairer... adieu, mon enfant, adieu, ma fille ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, *seule, regardant Norby qui s'éloigne.*

RÉCITATIF.

Ah ! malgré ses bontés, plus de bonheur pour moi,
Déjà pour leur hymen l'église est préparée !

(*Regardant la chapelle.*)

A ta nouvelle épouse, Arved, et malgré toi,
Tu vas donner la foi que tu m'avais jurée !

(*On entend au dehors une musique religieuse.*)

Il n'importe ?.. prions pour lui !

(*Elle se met à genoux.*)

Et que par moi son hymen soit béni !

AIR.

Au prix du bonheur de ma vie,
Dieu puissant, exauce mes vœux,
Auprès d'une autre qu'il m'oublie !
Qu'il m'oublie !.. et qu'il soit heureux !
Puissé-je, n'étant pas sa femme,
Bannir un si doux souvenir ?

(*Vivement.*)

Non, non... j'aime mieux en mon âme
Le garder !.. dussé-je en mourir !
Au prix du bonheur de ma vie,
Dieu puissant, exauce mes vœux !
Auprès d'une autre qu'il m'oublie !
Qu'il m'oublie !.. et qu'il soit heureux !
(*Elle tombe sur une pierre près de l'escalier en ruine qui est au milieu du théâtre.*)
Qu'entends-j ? quel est ce prodige !
La terre a frémi sous mes pas !

UNE VOIX SOUTERRAINE.

Espère ?.. cet hymen ne s'accomplira pas !

CHRISTINE.

L'ai-je bien entendu ? n'est-ce pas un prestige ?

LA VOIX SOUTERRAINE.

Je l'ai dit, cet hymen ne s'accomplira pas !

CAVATINE.

CHRISTINE.

O toi qui vois ma peine,
 Mon trouble et ma frayeur,
 Puissance souterraine
 Qui consoles mon cœur,
 Faut-il d'un doux mensonge
 Écouter le conseil...
 Ou bien n'est-ce qu'un songe
 Qui va fuir au réveil !
 (Écoulant près de l'escalier.)
 Est-ce ma raison affaiblie
 Qui m'abuse... et fait sous mes pas
 Retentir la voix qui me crie ..

LA VOIX SOUTERRAINE.

Non, cet hymen ne s'accomplira pas !

REPRISE DE LA CAVATINE, avec accompagnement du chœur dans la chapelle.

O toi qui vois ma peine,
 Mon trouble et ma frayeur,
 Puissance souterraine
 Qui consoles mon cœur !
 A ta voix je me fie,
 Et fût-elle une erreur,
 Je crois à la magie
 Qui promet le bonheur !

SCÈNE VII.

CHRISTINE, EVA.

CHRISTINE.

Ah ! te voilà !

EVA.

Entendez-vous ce bruit?... on sort de la chapelle.

CHRISTINE, avec joie.

C'est vrai !.. un événement imprévu est venu troubler la cérémonie, n'est-ce pas ?

EVA, étonnée.

Que dites-vous ?

CHRISTINE.

Et interrompre... ce mariage?..

EVA.

Mais du tout...

CHRISTINE, tremblante,

Ce n'est pas possible...

EVA.

J'y étais...

CHRISTINE, de même.

Eh bien ! donc, achève...

EVA.

Ils sont mariés... bien mariés... rien n'y manque !

CHRISTINE, poussant un cri et tombant sur une pierre à droite.

Ah ! c'est fait de moi... je deviendrai folle ! un songe m'abusait... tout éveillée...

EVA.

Quel songe?...

CHRISTINE.

Là... près de cet escalier en ruine...

EVA.

Qui conduit aux souterrains... toujours ces maudits souterrains...

CHRISTINE.

Des voix mystérieuses m'ont répété plusieurs fois que ce mariage ne s'achèverait pas.

EVA.

Vous en êtes bien sûre ?

CHRISTINE.

Je crois les entendre encore...

EVA.

Ah ! que vous devez avoir eu peur !

CHRISTINE, avec naïveté.

Oh ! non, au contraire... :

EVA, avec impatience.

Et ne pouvoir rien savoir... rien deviner... (S'approchant de l'escalier en ruine.) c'était là... près de l'escalier...

CHRISTINE, toujours assise sur une pierre à droite et absorbée dans sa douleur.

Eh oui... te dis-je !

EVA, plongeant du regard.

Qui descend... dans ce souterrain infernal... (En ce moment on voit apparaître la tête et puis le corps d'un homme qui monte les degrés de l'escalier. Eva, glacée d'épouvante, reste immobile et sans pouvoir crier. L'inconnu ouvre le manteau blanc qui le couvre, lui fait signe de la main de rester où elle est, de se taire et de ne pas le suivre. Puis il disparaît vers la gauche du côté de la mer. Eva, se soutenant à peine, traverse le théâtre en chancelant, et vient, pâle d'effroi, tomber sur la pierre à côté de Christine. Tout cela s'est fait sur une ritournelle de musique qui cesse en ce moment.)

EVA, à voix basse et tremblante.

Ma... demoiselle...

CHRISTINE.

Eh bien ! qu'as-tu donc... à ton tour?..

EVA.

Mademoiselle... je viens de voir... le fantôme... de mon oncle Tobern...

CHRISTINE.

Allons donc!..

EVA.

S'élever de ce souterrain, où il aura été tué, et c'est son ombre qui revient.

CHRISTINE.

Tu es comme moi... sous l'empire de quelque illusion...

EVA.

Jel'ai vu...jel'ai bien reconnu... il m'a ordonné d'un geste menaçant... de ne pas le suivre... et surtout de ne pas crier... recommandation inutile ! j'aurais voulu parler que je n'aurais pas pu,

tant ma langue était attachée à mon palais par la frayeur que j'éprouvais et que j'éprouve encore, mais qui heureusement se dissipe.

CHRISTINE.

Je m'en aperçois! mais qui te dit que tu n'as pas vu ton oncle Tobern lui-même?..

EVA.

Tiens, c'est vrai! au fait, il avait le teint bien coloré pour un fantôme, et, s'il n'est pas mort, si, comme vous le dites, il sort de ce souterrain, s'il en sort vivant, il doit savoir ce qui s'y est passé, ce qui s'y passe, et alors je m'y prendrai si bien qu'il faudra qu'il parle et qu'il me dise tout!.. (S'élançant vers la gauche.) Soyez tranquille!.. (Elle sort.)

CHRISTINE.

Mais écoute donc?... (Se retournant.) Dieu! Arved!

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ARVED, *entrant par la droite.*

DUO.

ARVED.

Christine!... écoutez-moi!
Pour ne pas laisser mon père
Sans soutien et sans enfants,
Pour sauver mon jeune frère,
J'ai trahi tous mes serments!

CHRISTINE.

Je vous approuve et dois me taire !..
Mais de grâce laissez moi !
L'hymen qui vous engage a dégage ma foi!

CAVATINE.

ARVED.

D'un arrêt sévère
J'accepte la loi,
Mais malgré ta colère
Mon cœur est à toi.
Ah! tu voudrais en vain
Me rendre ici ma foi,
Un autre aura ma main,
Mais mon cœur est à toi.
D'un arrêt sévère, etc.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ARVED.

NORBY, *descendant du château par la droite.*

Avec humeur.

Allons, tout est terminé! Sortons de ce château maudit!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, EVA ET LE COMTE UDOLPHE,
venant de la droite.

EVA, *entrant en parlant avec le comte.*

Oui, Monseigneur, c'est comme je vous le dis, avant que j'aie pu le rejoindre... les matelots de l'amiral Norby venaient de l'arrêter!

NORBY, *s'arrêtant.*

Arrêter!.. et qui donc?..

EVA.

Mon oncle Tobern...

LE COMTE.

Le concierge de mon château...

NORBY.

Où était-il?

EVA.

Dans une chaloupe, qu'il venait de détacher du rivage.

NORBY.

On a eu raison...

LE COMTE.

Comment?..

NORBY.

J'avais donné l'ordre formel de saisir toutes les embarcations qui tenteraient de traverser le Sund.

LE COMTE.

Mais, montée par un de mes serviteurs...

NORBY.

Peu m'importe!... pourquoi se hasarder dans cette chaloupe... dans quel but... dans quel dessein... je vais l'interroger.

EVA.

Je ne vous le conseille pas.

NORBY.

Et pourquoi?

EVA.

Vous perdriez votre temps! vos matelots l'accablent de questions... et moi aussi... car c'était bien lui... mon oncle, mon bon oncle, que j'avais cru mort... parce que depuis ce matin il était perdu dans les souterrains du château...

LE COMTE.

Eh bien?..

EVA.

Eh bien... il paraît qu'il y a vu des choses si épouvantables... qu'il en est devenu muet... de peur... et pourtant vous savez s'il est brave!

NORBY.

Allons donc!..

EVA.

Il nous a fait signe à tous qu'il en avait perdu la parole.

NORBY.

Je le ferai parler, moi! ou fusillé!

LE COMTE.

Un de mes gens!

NORBY.

Raison de plus! ils doivent donner l'exemple de l'obéissance... (A Christine.) Pardon, mon enfant, de vous quitter... des devoirs à remplir, des ordres à donner .. j'entends que nos chaloupes à nous, explorent et surveillent la côte! (Au comte Udolphe.) et s'il y a dans ces rochers ou dans les ruines de ce vieux manoir des pirates ou des contrebandiers cachés, nous vous en rendrons bon compte!... (A Christine.) Après cela je reviens vous prendre... et faire mes adieux aux mariés... (A Arved.) Aussi bien, voici tous les vassaux de M. le comte, qui viennent vous adresser leurs félicitations... (Avec humeur.) Je m'en vais. (Il sort.)

EVA.

Ah! mon Dieu! et la chambre nuptiale que je devais préparer... j'y cours. (Elle monte le perron de la porte à droite.)

CHRISTINE, à part.

O ciel!

SCÈNE XI.

FINALE.

CHRISTINE, LE COMTE, ARVED, CHOEUR DES VASSAUX, CHOEUR DES GENS DU CHATEAU, dont plusieurs entrent en donnant du cor.

CHOEUR.

A cette illustre alliance
Entre deux nobles maisons,
Qu'ici président la danse,
Les festins et les chansons!

ARVED, à part.

Destinée horrible et fatale...
(Montrant le perron à droite.)

Là mon devoir!

(Regardant Christine.)

Là mon bonheur!

(S'approchant de Christine.)

Christine!..

CHRISTINE.

Laissez-moi! la chambre nuptiale
Vous attend, Monsieur!

ARVED, à part.

O douleur!

CHOEUR.

A cette illustre alliance
Entre deux nobles maisons,
Qu'ici président la danse,
Les festins et les chansons!
Tra, la, la, la, la, la, la, la!
(On danse.)

JEUNES FILLES, descendant du perron à droite et s'adressant à Arved.

Voici l'heure fortunée
Qu'espérait le jeune époux,
En silence l'hyménée
Vous attend au rendez-vous!
CHRISTINE, à part.

O désespoir!

LE COMTE, à Arved qui hésite et regarde Christine.

Vous l'entendez... partez!

ARVED, à part.

Ah! je ne puis!

LE COMTE ET LE CHOEUR.

Partez donc!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ARVED a fait quelques pas à droite, EVA, paraît pâle et tremblante sur le haut du perron.

EVA.

Arrêtez?

TOUS, s'adressant à Eva.

Qu'avez-vous?.. qu'est-ce donc?..

EVA.

Événement terrible,

La comtesse...

TOUS.

Achevez?..

EVA.

La comtesse... à l'instant...

TOUS.

Eh bien?..

EVA.

A disparu de son appartement!

TOUS.

O ciel! est-il possible!

(Le comte monte vivement les marches du perron.
Arved s'est éloigné de Christine dont Eva vient de se rapprocher.)

ENSEMBLE.

ARVED.

O surprise! ô miracle!
Dois-je, hélas! en mon cœur,
Maudire ou non l'obstacle
Qui cause mon malheur!
Non, je ne dois entendre
Que la voix de l'honneur,
C'est à moi de défendre
Mon amie et ma sœur!

CHOEUR.

O surprise! ô miracle!
O magie! ô terreur!
Et quel nouvel obstacle
S'oppose à son bonheur!
Oui, d'un pareil esclandre
Satan seul est l'auteur,

Et comment se défendre
De l'enfer en fureur !

EVA ET CHRISTINE.

Oui, la voix de l'oracle
N'était point une erreur !
Grâce à lui, cet obstacle

S'oppose à son malheur !
mon

C'est à n'y rien comprendre !

(Montrant Arved.)

Et cependant l'honneur
Lui prescrit de défendre
Son amie et sa sœur !

ARVED, à Eva.

Suzanne!.. est-il donc vrai ?

EVA.

Son malheur est certain,
Dans la chambre déserte,
Sous le lit nuptial une trape entr'ouverte
L'a soudain engloutie, en ce noir souterrain

(Montrant l'escalier du milieu.)

Dont vous voyez l'entrée...

ARVED.

Ah ! je cours sur sa trace,

Mon devoir est de la secourir

C'est ma sœur... et je dois... la sauver ou mourir !

CHRISTINE.

Y pensez-vous ?.. et quelle audace !

EVA.

Craignez, Monsieur...

ARVED.

Je ne crains rien !

CHRISTINE.

Pensez à vos dangers...

ARVED.

Je ne pense qu'au sien.

Il n'est point de péril, lorsque l'honneur nous guide !
(S'adressant aux paysans et aux gens du château.)

Qui de vous veut suivre mes pas ?

LES PAYSANS, reculant d'effroi.

Ce n'est pas moi, ni moi... non, non, je n'irai pas !
Satan lui-même en ces caveaux réside.

Ce n'est pas moi, ni moi... non, non, je n'irai pas !

ARVED.

Eh bien... j'irai donc seul !

CHRISTINE.

D'effroi je vais mourir,

Ignorant les dangers que vous allez courir !

ARVED.

Ah ! même absent... de vous, je puis me faire entendre !
(Prenant un cor des mains d'un des piqueurs
du château.)

Et les sons de ce cor

Du fond de ces caveaux, de loin vont vous apprendre
Quel sera mon sort !

(Il s'élançe dans le souterrain. Tous se mettent à
genoux. Prière à demi-voix, accompagnée par
les sons du cor, qui vont toujours en dimi-
nuant.)

CHOEUR.

O toi, Notre-Dame-de-Grâce,
Sainte Vierge, veille sur lui !
Qu'il triomphe par son audace
Des dangers qu'il brave aujourd'hui !

(Le cor cesse de se faire entendre. Christine s'élançe
à l'entrée du souterrain.)

CHRISTINE.

Grand Dieu ! ce silence me glace !

CHOEUR, écoutant.

Nous n'entendons plus rien... non, rien...

CHRISTINE.

C'est fait de lui !

(Le cor se fait entendre de nouveau.)

Ah ! je l'entends encor... mon Dieu, soyez béni !

(Reprise de la prière, avec accompagnement
de cor.)

CHOEUR.

O toi, Notre-Dame-de-Grâce,
Sainte Vierge, veille sur lui...
Qu'il triomphe par son audace
Des dangers qu'il brave aujourd'hui !

(Le cor cesse de nouveau de se faire entendre.)

Tous, se penchant l'oreille contre terre.

L'entends-tu ?

L'entends-tu ?

Non, non... plus rien !

CHRISTINE, poussant un cri.

Il est perdu !

(Cri général.)

Ah !..

(Tout le monde se relève en poussant ce dernier
cri. Christine est tombée évanouie sur un ro-
cher. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

L'oratoire du château : porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ah! dans ma douleur mortelle,
A qui donc avoir recours?
Je l'attends!.. et je l'appelle,
Et je tremble pour ses jours!
(*S'arrêtant, avec effroi.*)

Ah! qu'ai-je dit? quel blasphème!
Qu'ai-je dit?.. celui que j'aime
Avec une autre est uni!

Tais-toi, mon cœur! tais-toi! tu n'as plus même

Le droit de veiller sur lui!
Non, non, je n'ai plus même
Le droit de veiller sur lui!

DEUXIÈME COUPLET.

Toi, du moins, toi que je prie,
Mon Dieu, viens à son secours?
Daigne veiller sur sa vie,
Du danger, défends ses jours?

Ah! qu'ai-je dit?.. quel blasphème!
Qu'ai-je dit?.. celui que j'aime
Avec une autre est uni!..

Tais-toi, mon cœur!.. tais-toi! tu n'as plus même

Le droit de prier pour lui!
Non, non, je n'ai plus même
Le droit de prier pour lui!

SCÈNE II.

CHRISTINE, EVA.

CHRISTINE.

Ah! Eva, ma chère Eva... je meurs d'inquiétude!.. a-t-on des nouvelles de M. le comte Arved?

EVA.

Aucune!

CHRISTINE.

Toujours dans ces horribles souterrains?

EVA.

Toujours!

CHRISTINE.

Et personne n'ose y descendre après lui, pour aller à son secours?..

EVA.

Personne! l'amiral est retourné à son bord et ne se doute pas des dangers que court son fils.

CHRISTINE.

Mais, M. le comte Udolphe?

EVA.

Lui!.. vu l'amitié qu'il porte à son gendre, il

serait ravi de voir sa fille veuve une seconde fois...

CHRISTINE.

Mais sa fille... sa fille elle-même... enlevée sous ses yeux et au milieu de nous...

EVA.

C'est bien là ce qui l'effraye pour elle... et aussi pour lui! il ne se croit plus en sûreté dans ce château, et vient d'envoyer un second courrier, pour hâter l'arrivée du régiment qu'il attend d'Elseneur, mais il y a loin d'ici...

CHRISTINE.

Et pendant ce temps Arved... je veux dire M. le comte Arved...

EVA.

Ne craignez rien! vous pouvez, devant moi, lui manquer de respect...

CHRISTINE.

Conçois-tu rien à un pareil mystère?

EVA.

Non! (*A demi-voix.*) Mais dans une heure je saurai tout!

CHRISTINE.

Est-il possible! quel bonheur!

EVA.

Pas du tout... c'est là maintenant... ce qui m'inquiète et me tourmente... j'ai bien envie de savoir... et pourtant... j'aimerais mieux ne rien apprendre...

CHRISTINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

EVA.

Ah! voilà!.. on m'avait permis à moi, à moi seule de voir mon oncle... quoiqu'il fût en prison, parce que j'avais tant d'envie de l'embrasser et de l'interroger! aussi, une question n'attendait pas l'autre... et il m'a répondu à voix basse: « Viens me retrouver dans une heure, j'aurai besoin de toi! mais si tu répètes un mot de ce que je te confierai... si tu parles, je te jure par l'aïeule de Monseigneur... que tu es morte! » Voilà, Mademoiselle, voilà justement ce qui m'effraye...

CHRISTINE.

Et pourquoi?

EVA.

Parce que je me connais... et...

CHRISTINE.

Eh bien?..

DUO.

EVA.

Je parlerai!

CHRISTINE.

Crainte inutile!

EVA.

Je parlerai!

CHRISTINE.

Sois donc tranquille.

EVA.

Je parlerai,

Je parlerai,

Je parlerai,

Et je dirai

Tout le mystère!

CHRISTINE.

Mais moi, ma chère,

Je me tairai!

EVA.

Je ne suis pas aussi forte,

Et ne rien savoir, vaut mieux!

Un secret qu'ainsi l'on porte

Est un fardeau dangereux!

CHRISTINE.

Pour le porter, nous serons deux!

EVA.

Non pas, vraiment!

CHRISTINE.

Pourquoi?

EVA.

Pourquoi?

Déjà je tremble d'effroi!

Car avec moi la parole

Sur-le-champ part et s'envole,

Et mon oncle me l'a dit :

Si ta bouche nous trahit,

Si tu dis la moindre chose...

De ma main,

Tu meurs soudain!

Et moi qui cause,

Qui toujours cause, cause... cause!...

Vous le voyez?... mon trépas est certain!

CHRISTINE.

Tant pis, car je voulais

Te dire aussi mes projets...

EVA.

Lesquels?... dites-les-moi!

CHRISTINE.

Je ne le puis.

EVA.

Pourquoi?

CHRISTINE.

Pourquoi?

EVA.

Pourquoi?

CHRISTINE.

Pourquoi? tu parlerais.

EVA.

Non, je l'assure.

CHRISTINE.

Tu parlerais.

EVA.

Non, je vous jure!

ENSEMBLE.

CHRISTINE.

Tu parlerais

Tu parlerais,

Tu parlerais,

Tu trahirais

Tout le mystère!

EVA.

Si ce défaut

Peut vous déplaire,

Quand il le faut

Je sais me taire!

Achevez, je vous en prie,

Confiez-moi ce projet;

Pour cette fois, sur ma vie,

Je saurai taire un secret!

CHRISTINE.

Eh bien donc, ma chère amie,

Eh bien donc... tu me promets,

Tu me promets, sur ta vie,

De garder tous mes secrets,

(*Mystérieusement.*)

J'avais donc le dessein...

Seule, dans ce souterrain...

EVA.

Achevez, je vous en prie!

CHRISTINE, *la regardant et s'arrêtant.*

Non, de toi je me défie.

Tu parlerais.

ENSEMBLE.

CHRISTINE.

Tu parlerais,

Tu parlerais,

Tu parlerais,

Tu trahirais

Tout le mystère!

EVA.

Je me tairai,

Je me tairai,

Je me tairai,

Je cacherai

Tout le mystère!

CHRISTINE.

Eh bien... si je voulais descendre dans ce souterrain... serais-tu assez courageuse pour me suivre?

EVA.

Assez courageuse? non! mais assez curieuse, oui. Allons!.. (*Elles vont pour sortir par la porte du fond.*) Dieu! l'on vient.

SCÈNE III.

CHRISTINE, EVA, LE COMTE UDOLPHE,
L'AMIRAL.

L'AMIRAL, *au comte.*

Quoi!.. mon fils Arved... votre gendre, disparu dans les souterrains du château...

LE COMTE.

Ainsi que ma fille... la mariée!

L'AMIRAL.

Et vous n'êtes pas déjà sur leurs traces...

LE COMTE.

J'y allais... mais ici... ils sont tous frappés de terreur... personne pour m'accompagner...

CHRISTINE ET EVA.

Nous voici, nous vous suivrons...

L'AMIRAL.

Bien! mais je vous épargnerai ce soin... et j'y cours moi-même!.. Dieu! qu'ai-je vu?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ARVED, paraissant à la porte du fond, et soutenant Suzanne pâle et défaite.

SEXTUOR.

L'AMIRAL, courant à Arved.

Mon fils!

LE COMTE, courant à Suzanne.

Ma fille!

CHRISTINE ET EVA.

Arved! ah! quel bonheur!

TOUS.

Mais qu'out-ils donc? d'où vient cette pâleur?

LE COMTE, à Suzanne.

Mon enfant!

SUZANNE.

Oui, c'est moi!

L'AMIRAL, à Arved, et LE COMTE, à Suzanne.

Qu'as-tu vu?

ARVED ET SUZANNE.

Ce mystère...

Ne m'interrogez pas... je dois encor le taire.

L'AMIRAL.

Ah! c'est en vain, parle?...

ARVED, à demi-voix.

Plus tard, mon père.

A vous seul.

L'AMIRAL.

A l'instant! il le faut!

ARVED.

Je ne peux!

L'AMIRAL, faisant quelques pas pour sortir.
J'y vais donc!

SUZANNE, se mettant au-devant de lui.

Arrêtez! dans ces murs odieux

Tremblez de pénétrer!

L'AMIRAL.

Moi, trembler!

Arved et Suzanne lui parlant à l'oreille, il pousse un cri et s'écrie à part :)

O terreur!

LE COMTE, à part.

Il a peur!

(Haut.)

Qu'est-ce donc?

EVA ET CHRISTINE, avec étonnement.

Quoi! lui-même... il a peur!

ENSEMBLE.

L'AMIRAL.

Fatal secret! sombre mystère!

Ah! gardons-nous de le trahir;

Soyons maître de la colère

Qui malgré moi me fait frémir!

Mais du danger bientôt, j'espère,

Mon bras saura nous affranchir!

LE COMTE.

Fatal secret! sombre mystère!

Qui malgré moi me fait pâlir.

Est-ce de crainte ou de colère

Que je sens mon cœur tressaillir!

Ah! de ces murs bientôt, j'espère,

Pour toujours je pourrai sortir!

ARVED ET SUZANNE, à l'amiral.

Fatal secret! sombre mystère!

Ah! gardez-vous de le trahir.

Soyez maître de la colère

Dont je vois votre cœur frémir.

Du danger bientôt, je l'espère,

Le ciel saura nous affranchir!

CHRISTINE ET EVA.

Fatal secret! sombre mystère!

Je tremble et je me sens pâlir.

Hélas! un trouble involontaire

Malgré moi me fait tressaillir.

Ah! du péril qu'on veut nous taire

Qui donc pourra nous garantir!...

(Le comte qui semble méditer un projet, sort par le fond, emmenant avec lui Christine et Eva.)

SCÈNE V.

ARVED, L'AMIRAL, SUZANNE.

L'AMIRAL.

Vous l'avez vu l'un et l'autre... vous en êtes bien sûrs?

ARVED, à demi-voix, et regardant autour de lui.

Oui, mon père! il m'a sauté au cou, en me disant : mon frère!

SUZANNE, de même.

Il m'a embrassée en me disant : ma femme bien-aimée!

L'AMIRAL.

Mon fils existe!.. mon fils nous est rendu!

SUZANNE.

Pas encore!

L'AMIRAL.

Mais enfin il existe! et par quel miracle?

SUZANNE.

Dépouillé et laissé parmi les morts... des soldats ennemis l'ont rappelé à la vie; sans savoir qui il était... sans connaître son grade... et trois mois entiers... épuisé par ses blessures...

ARVED.

Il est resté entre les mains du colonel Ranck.

L'AMIRAL.

Ce vieux colonel suédois, mon mortel ennemi!

ARVED.

Qui depuis quelques jours, forcé de se réfugier dans les souterrains de ce château...

SUZANNE.

Y a entraîné avec lui son prisonnier, qu'il y retient.

L'AMIRAL.

Marchons ! allons le délivrer!..

ARVED.

Impossible ! mon frère n'est pas le seul qui soit caché dans ces ruines...

SUZANNE.

Une illustre fugitive y a aussi trouvé un asile!

L'AMIRAL.

Eh ! qui donc?..

ARVED.

La reine de Suède !.. la princesse Ulrique.

L'AMIRAL.

Celle que notre roi m'a chargé de poursuivre, celle dont j'ai juré de m'emparer.

SUZANNE.

Vous n'en ferez rien ! au contraire!

L'AMIRAL.

Qu'osez-vous dire?

ARVED.

Vous lui donnerez les moyens de passer en Suède?..

L'AMIRAL.

Manquer à mon devoir... jamais !

SUZANNE.

La vie de votre fils en dépend.

L'AMIRAL.

Et comment cela?

ARVED.

Ecoutez-moi, mon père!.. la princesse et le grand-duc de Hesse, son mari, suivis d'un petit nombre de fidèles serviteurs, n'attendaient qu'un moment favorable, un temps brumeux, et une chaloupe, pour gagner l'autre côté du détroit... une demi-heure de traversée, vous le savez... quand vos deux vaisseaux sont venus s'établir en croisière à la hauteur de ces ruines et intercepter le passage...

L'AMIRAL.

C'est bien ce que j'avais prévu.

SUZANNE.

Et c'est ce qui nous perdrait. Le vieux Tobern, concierge de ce château, sujet du grand-duc de Hesse et sujet dévoué, s'étant hier hasardé dans ces ruines... a reconnu parmi les Suédois mon mari... votre fils!..

ARVED.

Le fils de l'amiral Norby... jugez quel otage pour eux!..

SUZANNE.

Aussi, lorsque, tout à l'heure, nous sommes tombés entre les mains du colonel Ranck, ce fidèle et

farouche soldat de Charles XII nous a dit : « Madame, je pourrais vous retenir prisonnière, comme votre mari... j'aime mieux vous charger, ainsi que Monsieur, de mon message pour son père l'amiral Norby : dites-lui en secret, et à lui seul, que son fils, l'aîné de sa famille, lui sera rendu, j'en jure ma foi de soldat, dès que la princesse Ulrique aura touché la côte de Suède! cela dépend de lui.

ARVED.

Mais, a-t-il ajouté, à la première tentative qu'il fera pour s'emparer de notre reine, au premier coup de fusil tiré de son côté... son fils est mort.

L'AMIRAL, avec effroi.

Mon fils !... mon fils!..

ENSEMBLE.

TRIO.

ARVED ET SUZANNE.

Ah ! que sa voix se fasse entendre,
Que votre cœur soit désarmé !
C'est de vous seul que vont dépendre
Les jours de ce fils bien-aimé !

L'AMIRAL.

Quoi ! de moi seul, peuvent dépendre
Les jours de mon fils bien-aimé !
A sa voix que je crois entendre,
Tout mon amour s'est ranimé !

ARVED.

Ce fils vous implore et vous aime...

L'AMIRAL, avec émotion.

Mon fils!..

SUZANNE.

Et vous pouvez le repousser ?

L'AMIRAL, avec douleur.

Mon fils!..

ARVED.

Vous renoncez au bonheur même...

SUZANNE.

De le voir et de l'embrasser !

L'AMIRAL, avec désespoir.

Mon fils !.. mon fils!..

ENSEMBLE.

ARVED ET SUZANNE.

Ah ! que sa voix se fasse entendre,
Que votre cœur soit désarmé ?
C'est de vous seul que vont dépendre
Les jours de ce fils bien-aimé !

L'AMIRAL.

Quoi ! de moi seul peuvent dépendre
Les jours de mon fils bien-aimé !
J'ai peine, hélas ! à me défendre,
Et je sens mon cœur désarmé !

ARVED.

Vous cédez ?

SUZANNE, vivement.

Oui, vous cédez ?

L'AMIRAL.

Qui ? moi ?

De mon enfant j'achèterais la grâce,
En flétrissant et mon nom et ma race,

En trahissant mon pays et mon roi..

Non ! non !

(*Mouvement brillant et animé.*)

Saint honneur qui m'enflamme,

Brille encore en mon âme !

Au lieu de vivre infâme

Et de vendre mon bras !

Mon fils, noble martyr,

Ma voix doit te proscrire,

Mais qu'après toi, j'expire

En vengeant ton trépas !

ARVED ET SUZANNE.

L'amour aussi réclame !

Qu'un rayon de sa flamme,

En éclairant votre âme,

Détourne le trépas !

Faut-il, noble martyr,

Que votre fils expire,

Quand un mot peut suffire

Pour le rendre à vos bras ?

L'AMIRAL, prenant Arved à part, et à demi-voix.

Et cette famille ennemie,

Ce comte Udolphe... en nous apercevant,

Dirait donc, du doigt nous montrant :

« Race de trahison... et race d'infamie !.. »

(*A voix haute.*)

Non, non, que notre sang, le sang de nos aïeux,

Coule, puisqu'il le faut, mais pur et généreux !

ENSEMBLE.

L'AMIRAL.

Saint honneur, que ta flamme

Brille encore en mon âme !

Plutôt que vivre infâme

Et de vendre mon bras !

Mon fils, noble martyr,

Ma voix doit te proscrire,

Mais qu'après toi, j'expire

En vengeant ton trépas !

ARVED ET SUZANNE.

L'amour aussi réclame ?

Qu'un rayon de sa flamme,

En éclairant votre âme,

Détourne le trépas !

Faut-il, noble martyr,

Que votre fils expire,

Quand un mot peut suffire

Pour le rendre à vos bras !

SUZANNE.

C'est mon père !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE UDOLPHE.

LE COMTE, entrant d'un air affairé.

Eh bien ! monsieur l'amiral, pendant que vous vous occupez avec ces jeunes gens des rêves de votre imagination... les affaires marchent... le régiment que j'avais fait demander à Elsenour vient enfin d'arriver.

ARVED ET SUZANNE, à part.

Grand Dieu !

LE COMTE.

Leur commandant m'apporte des nouvelles certaines de la princesse Ulrique; nous savons où elle est.

SUZANNE, à part.

O ciel !

L'AMIRAL, froidement.

Et moi aussi.

LE COMTE.

A l'extrémité du détroit.

ARVED, à part.

Je respire !

L'AMIRAL.

Non, dans ces environs.

LE COMTE, s'échauffant.

Je suis seul dans le vrai !

L'AMIRAL.

Vous êtes dans l'erreur !

SUZANNE, bas, à l'amiral.

Taisez-vous donc, de grâce !

LE COMTE.

J'ai un coup d'œil qui ne me trompe jamais... et en vertu des pouvoirs qui me sont confiés, je vous ordonne à vous, amiral Norby, d'appareiller sur-le-champ, et de diriger votre escadre à l'autre extrémité du Sund.

L'AMIRAL.

Je resterai à celle-ci.

LE COMTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

L'AMIRAL.

Parce que le roi m'a confié une mission.

LE COMTE.

Et à moi aussi !

L'AMIRAL.

Parce que je veux la remplir avec honneur.

LE COMTE.

Moi de même.

L'AMIRAL.

Parce qu'en suivant mon idée, je réussirai, et qu'en suivant la vôtre, je ferai fausse route.

LE COMTE.

Cela me regarde.

L'AMIRAL.

Non pas, s'il vous plaît ! Moi, vieux marin, je n'entends pas obéir à votre inexpérience.

LE COMTE, avec colère.

Monsieur l'amiral !..

L'AMIRAL.

Monsieur le gouverneur !..

LE COMTE, se calmant et reprenant son sang-froid.

Du reste, le roi avait prévu que nous aurions de la peine à nous entendre... lisez !..

L'AMIRAL, parcourant l'ordre du roi avec une colère concentrée.

Quoi !.. le roi... le roi lui-même, soumettre la flotte et l'armée... à qui ?... à lui... plutôt donner ma démission !..

SUZANNE, *de même.*

C'est ce qu'il faut faire...

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Votre démission d'amiral! Monsieur... vous ne l'oserez pas!...

L'AMIRAL, *vivement.*

Je la donne!

ARVED ET SUZANNE, *l'un à l'autre avec joie et se serrant la main.*

Très-bien!

LE COMTE, *vivement.*

Et moi, je l'accepte... vous allez remettre le commandement de l'escadre au comte de Swadembourg, le premier officier général après vous.

L'AMIRAL.

Moi!..

LE COMTE.

Pour qu'à l'instant même nos deux vaisseaux quittent ces parages en emmenant le régiment d'Elseneur... dont ils ne laisseront ici que deux compagnies pour la garde du château.... c'est assez!..

SUZANNE.

Obéissez à monsieur le gouverneur.

ARVED.

Qui nous sauve tous!

LE COMTE.

Eh bien! je vous attends.

L'AMIRAL.

Moi... lui obéir!

SUZANNE.

Mais votre fils...

LE COMTE.

Eh bien?..

SUZANNE.

Votre fils...

LE COMTE.

Eh bien! je vous attends!

ARVED ET SUZANNE.

Partez donc?..

L'AMIRAL, *avec colère.*

Allons!.. *(Le comte Udolphe et l'amiral sortent en se disputant par la porte du fond.)*

SCÈNE VII.

ARVED, SUZANNE, puis EVA, *entrant avec CHRISTINE par la porte à gauche.*

EVA, *sans voir Arved et Suzanne.*

Mademoiselle, c'est comme je vous le dis... je sais tout... et ça me fait une peur... une peur de parler... avec ça que j'en ai tant envie...

CHRISTINE, *avec impatience.*

Eh bien?...

EVA.

Eh bien... *(Apercevant Suzanne et s'arrêtant.)*
Ah! madame la comtesse et monsieur le comte...

(Bas, à Christine.) Voyez-vous comme je m'exposais!.. vrai! j'aimerais mieux ne rien savoir...

SUZANNE, *à Eva.*

Qui t'envoie ici?

EVA.

Mon oncle... il m'a chargé de vous dire... *(Suzanne lui fait signe de se taire et congédie Christine par un geste. Quand Christine est sortie.)* Eh bien donc! mon oncle m'a chargée de vous dire qu'obligé de descendre avec les soldats dans les souterrains... il allait d'abord les conduire dans tous ceux où il était sûr de ne rencontrer personne... vous, pendant ce temps, faites sortir vos prisonniers, car les deux vaisseaux viennent de partir.

SUZANNE.

Ils sont partis?

EVA.

Il sont partis, emmenant avec eux toutes les embarcations de la côte...

ARVED ET SUZANNE.

O ciel!

EVA.

Excepté une chaloupe... une seule, que mon oncle avait cachée dans la grotte de Saint-Béat.

ARVED.

Et cette grotte de Saint-Béat, où est-elle?..

EVA.

Au-dessous de la salle d'armes... c'est par là qu'on y descend!

ARVED.

Très-bien... il s'agit de faire passer nos prisonniers par cette salle d'armes... c'est facile!

SUZANNE.

C'est impossible!

EVA.

Elle est toujours déserte!

SUZANNE.

Excepté aujourd'hui... dès qu'il y a dans le château un mariage, quelque cérémonie... les tenants de ce domaine se réunissent, c'est l'usage, dans la salle d'armes, pour un grand festin qui dure jusqu'au jour... et déjà ils y sont...

ARVED.

Malgré la terreur que ce lieu leur inspire... malgré l'orage qui s'approche...

SUZANNE.

Et la princesse et sa suite... et votre frère, mon mari... qu'ils emmènent toujours comme otage...

ARVED.

Ne pourront traverser la salle du festin... sans être aperçus et arrêtés...

SUZANNE.

Que faire alors?

ARVED.

Consulter la princesse et le colonel Ranck, hâtons-nous? car Tobern et les soldats ont commencé déjà leur visite dans les souterrains.

SUZANNE.

Ah ! venez... venez !.. toi, Eva, suis-moi !
(*Arved et Suzanne sortent par la porte à droite, et Eva s'apprête à les suivre.*)

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, EVA.

CHRISTINE, *retenant Eva.*

Non ! tu ne sortiras pas, tu ne me quitteras pas, sans m'avoir dit ce fatal secret.

EVA.

N'insistez pas, au nom du ciel, car il est prêt à m'échapper...

CHRISTINE, *la suppliant.*

Eva ! ma petite Eva... par pitié !

EVA.

Il y va de mes jours...

CHRISTINE.

Parle ! car ce terrible mystère, je meurs d'en-
vie de le savoir !

EVA.

Et moi de vous le dire ! apprenez donc que...

CHRISTINE, *avec la plus grande émotion.*

Parle... parle vite !

EVA.

Apprenez que...

CHRISTINE.

Eh bien ?

EVA.

Eh bien... (*En ce moment on entend une dé-
charge de mousqueterie, qui semble venir des
souterrains ; les deux femmes poussent un cri et
se sauvent. Le théâtre change.*)

SCÈNE IX.

La salle du château d'Udolphe. Sur les deux côtés du théâtre sont dressées deux grandes tables où sont assis les tenanciers du château. A droite une table particulière et trois fauteuils, pour le comte Udolphe, sa fille et son gendre. Des femmes et des jeunes filles, vassales du domaine, sont debout derrière et servent. A droite de grandes croisées gothiques. A gauche, sur le second plan, la grande porte d'entrée. A droite, sur le premier plan, une petite porte. Au fond le portrait en pied de l'aïeule, tenant à la main un papier scellé. Des deux côtés du tableau, plusieurs armures de chevaliers.

FINALE.

(*Au lever du rideau tous les vassaux boivent et mangent. D'autres apportent sur la droite la table d'honneur et les trois sièges pour le comte Udolphe, sa fille et son gendre.*)

CHOEUR, *bruyant.*

Buvons et célébrons cet heureux mariage,
Buvons aux descendants de ce noble seigneur !
(*A demi-voix et se parlant l'un à l'autre. Chœur dialogué.*)

— Et ta frayeur?... — Et ta frayeur?...

— Je crois qu'elle s'en va, grâce à cette liqueur !

— Grâce à cette douce liqueur !

— Moi, j'ai moins peur. — J'ai bien moins peur.

— Je n'ai plus peur !

— Et moi, j'ai presque du courage.

TOUS, *à haute voix, et voyant entrer le comte.*

Buvons et célébrons cet heureux mariage,

Buvons aux descendants de ce noble seigneur !

LE COMTE, *à part.*

Et personne ne vient m'apprendre dans ce lieu,
Ce que devient Tobern... pourquoi ces coups de feu!..

(Eva entre et s'approche de lui.)

Eh bien !... quelle nouvelle ?

EVA.

Ah ! je le crois à peine,
Mon oncle et les soldats... aucun n'est revenu !

LE COMTE, *effrayé et feignant du courage.*

Si j'y pouvais courir... mais ici retenu...

Avertis l'amiral, et que, malgré sa haine,

A l'instant même à mon secours il vienne !

EVA, *donne un ordre à un des paysans qui sort, puis s'approchant des vassaux qui sont assis devant la table.*

Eh quoi ! dans ce lieu redouté

Vous osez chanter, rire et boire.

A tant d'audace... on n'ose croire!..

PLUSIEURS PAYSANS, *commençant à s'effrayer.*

Vous croyez donc... en vérité...

Au danger?...

EVA.

Si j'y crois!..

(Leur montrant le comte Udolphe.)

Regardez notre maître !

A peine on peut le reconnaître,

Tant il est pâle... épouventé!..

TOUS.

C'est vrai... c'est vrai!..

CHOEUR, *à voix haute, mais en tremblant.*

Buvons et célébrons cet heureux mariage,

Buvons aux descendants de ce noble seigneur !

(Entre eux, à voix basse.)

— Et ta frayeur ? — Et ta frayeur?...

— Je crois qu'elle revient, malgré cette liqueur !

— Malgré cette douce liqueur !

— J'ai toujours peur ! — Aussi grand' peur !

— Encor plus peur !

— Et j'ai perdu tout mon courage !

(*Voyant Arved et Suzanne qui entrent dans ce moment habillés en mariés et se tenant par le bras suivis de Christine.*)

CHOEUR, *à haute voix.*

Buvons et célébrons cet heureux mariage,
Buvons aux descendants de ce noble seigneur !

SUZANNE, *bas*, à Arved.

Vous espérez encor?..

ARVED.

Tout peut changer de face !

Attentifs au signal que je leur donnerai...
Qu'un bon hasard nous vienne et j'en profiterai !
Dans l'extrême danger, le salut... c'est l'audace !

CHOEUR, *se levant*.

Gloire et bonheur à ces nouveaux époux !
Qu'en l'honneur de leur mariage,
Joie et plaisir éclatent parmi nous...

(Au moment où Suzanne, Arved et le comte vont se mettre à sa table, on entend un commencement de tempête, et des éclairs brillent aux grandes croisées à droite.)

Entendez-vous?... entendez-vous l'orage ?
Et la grêle et le vent qui battent ces vitraux ?

LE COMTE, *cherchant à les rassurer*.

Eh bien?... qu'est-ce?... c'est un orage !
Aux bords de cette mer, ils ne sont pas nouveaux !

CHOEUR.

Mais dans un pareil jour, c'est de mauvais présage !

EVA.

Et du courroux du ciel c'est la preuve !
TOUS.

Oui, vraiment !

ARVED, *bas*, à Suzanne.

Voici, je crois, l'instant !

SUZANNE, *de même*.

Pas encor.

TOUS.

La rafale

Redouble !

ARVED, *de même*.

C'est l'instant !

SUZANNE, *de même*.

Pas encor.

TOUS.

Cette salle

S'ébranle sous l'effort de la foudre et du vent !

(On entend un violent coup de tonnerre. Le vent ouvre avec fracas une des croisées de droite et brise plusieurs carreaux. Une partie des flambeaux qui éclairaient la salle sont tout à coup éteints.)

CHOEUR.

Protégez-nous, grand Dieu !..

ARVED, *bas*, à Suzanne.

C'est le moment !

(Il frappe avec force sur un bouclier placé à gauche. A ce bruit, la figure de l'aïeule, qui est au fond du théâtre, se détache lentement de son cadre. Les deux armures qui étaient à ses côtés se mettent en marche, d'autres chevaliers et dames sortent par l'ouverture laissée dans le cadre et les suivent.—A cette vue le comte, tous les convives, tous les vassaux et vassales jettent un cri et tombent à genoux. Le théâtre est dans une demi-obscureté.)

CHOEUR, *courbant la tête*.

Ombre fatale
Et sépulcrale
Qui, du tombeau,
Sors de nouveau !
Sombre cortège
Qui la protège,
Nous tombons tous
A vos genoux !
Épargnez-nous
Votre courroux...
Grâce pour nous,
Grâce pour nous !

(Pendant ce chœur l'aïeule suivie de ses chevaliers s'est avancée lentement au milieu des convives, effrayés et prosternés. Elle s'arrête près du fauteuil où est le comte Udolphe, elle lui tend le papier qu'elle tient à la main et que celui-ci reçoit en tremblant.)

LE COMTE.

Mânes de mes aïeux... cet écrit... effrayant...
De ma prochaine mort... m'annonce donc l'instant !..
(Il penche la tête sur sa poitrine. Arved, Suzanne, Eva et Christine, sont seuls restés debout au milieu de cette foule prosternée. Eva, ouvre la petite porte à droite donnant sur un escalier qui conduit à la mer. L'aïeule et ses chevaliers commencent à descendre.)

ENSEMBLE.

CHOEUR, à genoux.

Ombre fatale
Et sépulcrale
Qui, du tombeau,
Sors de nouveau,
Sombre cortège
Qui la protège,
Nous tombons tous
A vos genoux !
Épargnez-nous
Votre courroux !
Grâce pour nous !
Grâce pour nous !

SUZANNE, ARVED, EVA, CHRISTINE, *s'adressant à la princesse Ulrique*.

O royale captive,
Que le ciel protecteur
Sur la prochaine rive
Conduise ta Grandeur !
Que Dieu te soit en aide,
Noble fille des rois,
Et que bientôt la Suède
Reconnaisse tes lois !

(En ce moment et lorsque déjà la princesse et un de ses compagnons ont descendu l'escalier à droite, l'amiral entre brusquement par la gauche, s'approche du fauteuil où est le comte et le secoue par le bras.)

L'AMIRAL.

Vous m'appellez? quel danger vous menace?..

SUZANNE, ARVED ET EVA, *effrayés en l'apercevant.*
Grands dieux!

LE COMTE.

Brave amiral, de grâce!

Secourez-moi... ce spectre...

L'AMIRAL, *portant la main au pistolet qui est à sa ceinture.*

Ah! chacun tremble ici,

Morbleu! nous allons voir!.

SUZANNE ET EVA, *se jetant au devant de l'amiral.*

Que faites-vous!.. c'est lui...

C'est lui!

L'AMIRAL, *voyant le chevalier qui vient de lever sa visière et qui lui tend les bras.*

Mon fils! c'est lui!

ENSEMBLE.

ARVED, SUZANNE, CHRISTINE, EVA, *s'adressant au spectre qui a baissé sa visière et se tournant du côté de l'escalier à droite.*

O royale captive,
Que le ciel protecteur
Sur la prochaine rive
Conduise ta Grandeur!
Que Dieu te soit en aide,
Noble fille des rois,
Et que bientôt la Suède
Reconnaisse tes lois!

LE COMTE ET TOUS SES VASSAUX.

Dans mon âme craintive
Que glace la terreur,
A tout ce qui m'arrive
Je n'entends rien, d'honneur!
Mon Dieu, sois-nous en aide,
Mon Dieu, protège-moi!
A ma frayeur je cède
Et je me meurs d'effroi!

(Tous les fugitifs ont disparu, la petite porte à droite s'est refermée, l'orage s'est apaisé, l'aurore commence à paraître.)

L'AMIRAL, *avec joie.*

Ah! mon fils m'est rendu, ce n'est point un mensonge!

ARVED, *aux paysans.*

Relevez-vous, amis! ce n'était qu'un vain songe!

SUZANNE.

Dont vos sens étaient abusés...

LE COMTE.

Un songe, dites-vous?.. mais cet écrit?

TOUS.

Lisez!

LE COMTE, *ouvrant le papier que lui a remis la princesse.*

« Rassurez-vous, Monsieur le comte!.. votre
« mort n'est pas encore prochaine! ce n'est pas
« votre aïeule qui vous a remis ce billet, mais la
« princesse Ulrique, elle-même!.. Est-il possible!
(Continuant.) « La princesse Ulrique, qui tra-
« verse en ce moment le détroit, et qui, dès
« qu'elle aura touché les bords de la Suède, vous
« renverra son précieux otage, le colonel Oscar
« Norby, votre gendre. »

TOUS.

O ciel!

L'AMIRAL.

Mon fils!..

SUZANNE.

Mon mari!

ARVED, *à Christine, en souriant.*

Son premier!

CHRISTINE, *avec joie.*

Est-il possible!

EVA.

Eh oui!

Notre secret!.. le voici!

CHOEUR.

Heureuse destinée,
Plus d'effroi, de douleur!
Cette belle journée
Nous rend tous au bonheur!

FIN.